

LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS.

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

New-York.

VOL. III.

NEW-YORK, SAMEDI, 17 JUILLET 1830.

NO. 41

FRANCE.

PARIS, 3 juin.

Questions adressées au ministère.

N'est-il pas vrai que la liste des présidences est changée, remaniée à tout moment, et particulièrement depuis trois jours ?

N'est-il pas vrai que certains présidents de collège, et spécialement celui de Saône-et-Loire, avaient reçu leurs lettres de nomination, et que ces lettres ont été révoquées ?

N'est-il pas vrai que M. de Montbel a positivement déclaré qu'il ne voulait plus rester au ministère des finances, et que l'ordonnance de son remplacement doit être arrêtée dans le conseil d'aujourd'hui ou de dimanche ?

N'est-il pas vrai qu'il a été positivement déclaré à M. de Polignac, par le banquier intéressé à nos fonds publics, que le premier acte en dehors des lois ou la première nomination alarmante produirait une baisse dont on ne pouvait encore calculer la portée ?

N'est-il pas vrai que de sérieuses réclamations ont été faites au nom des cabinets étrangers, et particulièrement par la Russie, sur l'état de crise où se trouve la France ?

N'est-il pas vrai que le choix du préfet de Seine-et-Oise n'est point encore publié, attendu que M. Capelle ne compte pas trop sur son ministère des travaux publics ?

(Constitutionnel.)

D'une Proclamation Royale non contre-signée.

Le grand projet d'une proclamation royale aux électeurs, non contresignée des ministres, après avoir été successivement ajourné, semble reprendre faveur depuis quelques jours. S'il en faut croire des bruits qui s'accroissent, chacun des présidents de collège emportera un exemplaire de cette proclamation, et sera chargé de la distribuer, de concert avec les autorités locales, dans l'arrondissement dont le sort électoral lui aura été confié. Dans ce manifeste, le Roi parlera seul, et en son propre nom, et l'on compte beaucoup sur le respect que cette voix auguste inspire, pour le soutien des hommes qui ont usurpé sa confiance. — *Constitutionnel.*

Le Roi vient d'adresser aux archevêques et évêques du royaume une lettre close par laquelle S. M. leur prescrit d'ordonner des prières publiques pour le succès de nos armes en Afrique.

Par ordonnance du Roi, du 23 mai, insérée au *Moniteur* d'aujourd'hui, M. le comte Ferdinand de Bertier, ministre d'état, directeur-général des eaux et forêts, est autorisé à participer aux délibérations du conseil-d'état.

Par une autre ordonnance du même jour, M. de Renneville, conseiller-d'état en service extraordinaire, est nommé conseiller-d'état en service ordinaire, en remplacement de M. de Ballainvilliers, nommé ministre d'état.

Un bâtiment parti d'Oran, et qui vient d'arriver à Livourne, donne la nouvelle que vingt mille Bédouins sont arrivés, le 28 avril, à Alger, au secours du dey. Ces troupes ont apporté leurs vivres et leurs munitions. Le dey a fait présent à tous les chefs d'un grand manteau, en signe de son contentement.

Les ambassadeurs de Constantinople à Saint-Petersbourg ont pris congé de LL. MM. le 9 de ce mois. L'empereur a daigné les décorer de l'ordre de l'Aigle-Blanc enrichi de diamans.

TOULON, le 27 mai.

(Correspondance du *Constitutionnel*.)

La seconde division du convoi de l'expédition d'Afrique est partie hier 26, par un temps très-favorable; elle était composée de cent bâtimens de transport de la seconde série, distinguée par le guidon blanc. Ces navires font le service d'écure. Ce départ, commencé à midi, a duré, pour l'appareillage, jusqu'à six heures du soir. Deux bâtimens seulement ont fait des avaries; plusieurs de nos bricks de guerre en ont formé l'escorte. Le restant des autres bâtimens de transport de l'expédition met sous voile dans ce moment; ils sont au nombre de 103. Ils forment la seconde et troisième séries, c'est le guidon jaune qui flotte sur leurs mâts; ils transportent les bagages et les subsistances de l'armée; ils sont escortés par divers bricks de guerre.

28 mai.

La funeste nouvelle du naufrage du brick *l'Aventure*, commandé par M. d'Assigni, lieutenant de vaisseau, et le *Sylène*, sous les ordres de M. Bruat, officier de marine du même grade, ne se confirme malheureusement que trop. C'est l'équipage de la frégate *la Duchesse-de-Berry*, ce sont même des lettres de la croisière d'Alger qui nous ont appris les circonstances de ce désastreux événement. Un furieux coup de vent de nord-est a régné du 15 au 18 mai sur les parages de l'Afrique. Pendant ce mauvais temps, les bricks *le Sylène* et *l'Aventure* faisaient leur croisière assez rapprochée de la terre pour se trouver à une distance qui n'était éloignée que de demi-lieue environ d'Alger. Surpris par une violente raffale, ces deux bricks n'ont pas manqué de manœuvrer habilement pour s'éloigner en toute hâte de la côte; mais, malgré toutes les ressources de l'art nautique, ils n'ont pu se garantir d'un jet inévitable sur cette fatale côte d'Alger; ces deux navires ont été dès-lors brisés sur les rochers, et leurs équipages se sauvant à la nage, ont été les uns engloutis par les flots, et les autres, restés sur le rivage, sont tombés entre les mains des Bédouins. (*)

C'est le brick *l'Aventure*, qui, le premier, a été aux prises avec le danger; le *Sylène*, qui aurait pu l'éviter, a rencontré dans l'impétuosité du commandant Bruat les moyens les plus prompts de secours. Mais il était dans les destinées de ces deux bâtimens de périr dans la tourmente.

Une corvette anglaise, quoique mouillée à la même époque dans la baie d'Alger, n'en a pas moins été jetée sur la côte, contre laquelle elle a été également brisée en éclats. Mais son équipage sauvé sur la côte, plus heureux que celui des deux bricks français, a été, dit-on, accueilli avec tous les égards de l'hospitalité.

La frégate turque, arrivée dans notre port, se nomme le *Nehsin*. L'administration de la santé publique de Toulon a envoyé à son bord, suivant les règles établies par les réglemens sanitaires, deux gardes de la santé. L'amiral Tahir-Pacha a cru devoir ne pas les recevoir sur sa frégate, les a fait renvoyer, et a trouvé fort extraordinaire qu'on lui imposât des conditions de cette nature.

Avant le départ de notre armée navale pour Alger, des bâtimens de convoi, au nombre d'environ 150, dits *bateaux-bœufs*, mouillés dans les rades d'Hyères et de Toulon, avaient devancé notre flotte de six jours; surpris par un violent coup de vent dans le golfe de Lyon, ils ont été dispersés dans les ports de Port-Vendre, Collioure et Saint-Laurent, où ils se sont réfugiés. Le temps s'étant amélioré, ils se sont dirigés sur le port de Palina, où l'escadre et le convoi avaient ordre de se réunir.

29 mai.

On a vu partir hier, sur les trois heures du soir, une estafette se rendant en toute hâte, à Paris, pour porter, dit-on, des dépêches du grand-seigneur au roi de France, dont l'objet serait des propositions de paix avec le dey d'Alger, sous la condition que celui-ci ferait une réparation éclatante à notre pavillon, et paierait les frais de notre expédition. C'est Tahir-Pacha, commandant la frégate turque le *Nehsin-Djaffet* qui les a transmises. Cet amiral voulait les remettre à M. Massieu de Clairval, commandant la croisière d'Alger, qui n'a pas cru devoir les recevoir et qui a pris le sage parti d'expédier cet ambassadeur ottoman à Toulon, sous l'escorte de la frégate *la Duchesse-de-Berry*, commandée par M. Kerdrain, capitaine de vaisseau. Tahir-Pacha, ayant rencontré notre escadre dans la journée du 26, a voulu remettre les mêmes dépêches à l'amiral Duperré, qui les a également refusées en renvoyant à Toulon l'amiral turc, après toutefois avoir rendu à son rang et à son pavillon les honneurs d'usage.

Jusqu'à présent l'on ne connaît aucun malheur survenu à notre escadre et aux bâtimens du convoi, si ce n'est la destruction d'un transport qui a péri dans la rade des îles d'Hyères, par l'effet d'un incendie; c'est le résultat d'une imprudence; il était chargé de foin. Comme on n'a pu le sauver, on a pris le parti inévitable de le couler bas. C'est une perte d'environ 16,000 fr.; heureusement personne n'a été victime de ce fâcheux événement.

(*) L'Aviso de Toulon contient sur cet événement la note suivante. « Quelques personnes prétendent savoir que le dey aurait envoyé des troupes sur les lieux du naufrage pour protéger, contre la fureur des Bédouins, nos infortunés compatriotes, qui auraient été conduits à Alger comme prisonniers. Nous désirons vivement que cette nouvelle se confirme. »

ANGLETERRE.

LONDRES, 29 mai.

S. A. R. le prince Léopold aux plénipotentiaires des trois cours alliées.

Le soussigné, après l'examen le plus approfondi, ne peut changer d'opinion qu'il a communiquée aux plénipotentiaires des cours alliées dans la note du 15 du courant. Il ne peut admettre que la réponse du président de la Grèce aux résidents renferme une adhésion pleine et entière au protocole. Le soussigné pense qu'elle annonce une soumission forcée à la volonté des puissances, et cette soumission forcée est même accompagnée de réserves de la plus haute importance.

Le président déclare positivement aux résidents que le gouvernement provisoire, d'après les décrets du conseil d'Argos, n'est pas autorisé à donner l'assentiment de la nation grecque; que les résidents qui étaient présents n'ignorent pas que le décret en question porte qu'aucun arrangement conclu par le gouvernement provisoire avec les puissances alliées ne sera obligatoire, pour la nation grecque, que s'il est reconnu et confirmé par les représentants; que si les représentants étaient réunis, ils agiraient contre les instructions de leurs commettants s'ils admettaient les propositions des puissances alliées. Mais la dernière partie de la note du président présente encore plus vivement l'état des choses, car le président dit qu'à l'égard des bases de l'arrangement le gouvernement se réserve le pouvoir de soumettre au prince, avec la copie de la note, les observations qu'il ne pourrait lui cacher sans trahir son devoir envers la Grèce et le prince.

Ici, le soussigné croit devoir rectifier une erreur que pourrait faire naître la rédaction de la lettre du président du 6 avril. Le soussigné n'a jamais donné, au président, lieu de croire qu'il adopterait la religion grecque.

Ainsi se rattache officiellement à la réponse du gouvernement provisoire aux résidents les observations et détails de faits que le soussigné a adressés aux plénipotentiaires le 15 du courant. Ils sont très-importants, en ce qu'ils annoncent l'opinion du sénat grec sur les dispositions du protocole. On ne peut en méconnaître l'esprit et la tendance, ni en négliger les conséquences. Le président déclare formellement que la communication du protocole a été reçue par le sénat avec un douloureux silence; qu'après une mûre délibération, le sénat lui a déclaré qu'il n'était pas autorisé à adhérer à l'acte du 3 février; et que même, s'il avait reçu cette autorisation de la nation, il n'aurait pu en faire usage sans manquer à ses devoirs envers ses frères; qu'il ne consentirait jamais à ce que le président fût chargé, au nom de la nation, de l'exécution des protocoles, que les alliés pourraient mettre leurs décisions à exécution, mais qu'il y resterait étranger, et que si des ordres étaient donnés pour l'exécution dans les provinces, personne n'obéirait.

Dans une autre dépêche du 22 avril, postérieure à sa réponse aux résidents, qui est du 16 avril, et à laquelle les plénipotentiaires font allusion, comme dissipant toutes leurs craintes, le président dit que le sénat approuve sa réponse aux résidents, et s'occupe d'une adresse et d'un mémoire qui doivent faire connaître, conformément à ses précédentes communications, ses raisons pour refuser d'adhérer aux arrangements arrêtés par les alliés.

Cette dépêche, loin de dissiper les craintes témoignées par les précédentes, les confirme complètement, car le président renvoie de nouveau aux observations qui se rattachent à la réponse officielle aux résidents, et le tout prouve clairement au soussigné que l'opinion réelle et sincère du sénat et du peuple grec est fermement et irrévocablement opposée aux décisions des puissances alliées.

Les documents en question sont annexés à la présente note, et indiqués A, B, C. Le caractère et les sentimens du soussigné ne lui permettent pas de se soumettre à être ainsi imposé à un peuple mécontent, et de se retrouver rattaché dans l'esprit de cette nation à une diminution de territoire, à l'abandon de ses forces en armes et à l'évacuation de leurs terres et maisons, d'où les Turcs ne les avaient expulsés jusqu'à ce moment que par une incursion temporaire.

Le soussigné redoutait toujours ce résultat; dans sa communication adressée au premier lord de la trésorerie, le 9 février, il avait déclaré ne pouvoir gouverner les Grecs conformément à un traité, qui pourrait avoir pour résultat l'effusion du sang et le massacre de leurs frères: il avait élevé des ob-

jections contre ces nouvelles frontières à cause de leur faiblesse sous le point de vue militaire, et réclame pour les Grecs le droit de s'opposer à sa nomination.

Le soussigné doit ici observer qu'à aucune époque de ces négociations, on n'a fait de démarche pour la rédaction d'un traité dont il n'a jamais considéré le protocole que comme les bases, sur l'importance desquelles il a appelé l'attention du duc de Wellington dans la même note ; si ce traité a été retardé, il ne l'a pas été par la faute du soussigné ; il n'a jamais caché aux plénipotentiaires que quelque disposé qu'il fût à faire de grands sacrifices personnels à la Grèce, ils n'avaient pas le droit d'exiger qu'il allât jamais dans ce pays sans obtenir, pour lui et les Grecs, cette sécurité que l'on ne peut trouver que dans les dispositions d'un traité solennel. Dans un *memorandum* du 8 mai, il s'est exprimé en termes aussi positifs : il a annoncé qu'il faudrait conquérir les provinces cédées par les Grecs pour les livrer aux Turcs, et que le nouveau souverain ne pouvait commencer son règne par des mesures de police pour faire abandonner aux Grecs leurs propres foyers.

Si le sénat grec n'eut manifesté aucune opinion, ou du moins qu'il l'eût manifestée en termes qui permissent d'avoir l'espoir raisonnable qu'il adhérerait plus tard à ces mesures, le soussigné aurait pu, bien qu'involontairement, se soumettre à devenir l'instrument de l'exécution des décisions des puissances alliées, et il se serait efforcé d'en adoucir la rigueur et d'en prévenir la tendance ; mais le langage du sénat est aussi franc que ses sentimens sont naturels.

Le soussigné se trouve ainsi, par sa nomination, dans la pénible position d'être rattaché, par le même acte, à des mesures coercitives. Il faudra donc que son premier acte comme souverain soit, ou de forcer ses propres sujets, par le secours des armes étrangères, à se soumettre à la cession de leurs biens et propriétés à leurs ennemis, ou de se réunir à eux pour repousser ou éluder l'exécution d'une partie de ce même traité qui le met sur le trône de la Grèce.

Il est certain qu'il sera placé dans l'une ou l'autre alternative, parce que le pays situé entre les deux lignes, l'Acarnanie et une partie de l'Étolie, qui doit être abandonné aux Turcs, est, ainsi que les forteresses, dans la paisible possession des Grecs. C'est le pays d'où la Grèce peut avec le plus d'avantage, se pourvoir de bois pour la construction des navires. C'est le pays qui a fourni les meilleurs soldats pendant la guerre. Les principaux chefs militaires grecs appartiennent à des familles de l'Acarnanie ou de l'Étolie. Après l'arrivée en Grèce du protocole du 22 mars 1828, et la publication de l'adhésion des Turcs à l'extension des frontières fixées par le traité d'Andrinople, toutes les familles qui avaient survécu à la guerre reparent et commencent à reconstruire leurs maisons et leurs villes, à cultiver leurs champs. Ces peuples ne se soumettront jamais de nouveau au joug turc sans résistance, et les autres Grecs ne veulent ni ne peuvent les abandonner à leur sort.

Dans ces circonstances, le devoir que doit remplir le soussigné envers la Grèce est tout tracé. Dans toutes les transactions, il n'a vu que les intérêts du pays, et a constamment protesté, dans ses communications écrites et ses entrevues personnelles avec les ministres d'Angleterre et les plénipotentiaires des cours alliées, contre le projet d'entraîner les Grecs par la force dans un arrangement quelconque, qu'ils regarderaient comme contraire à leurs vœux, et destructif de ces droits, sur lesquels, comme l'observe justement le président, leurs grands sacrifices leur permettent d'insister.

Lorsque le soussigné prévoyait qu'il deviendrait souverain de la Grèce, c'était dans l'espoir d'être reconnu librement et unanimement par la nation grecque, et d'être accueilli par elle, comme l'ami qui récompenserait sa longue et héroïque lutte par la sûreté de son territoire et l'établissement de son indépendance sur des bases permanentes et honorables.

C'est avec le plus profond regret que le soussigné voit ces espérances déçues, et est forcé de déclarer que les arrangements arrêtés par les puissances alliées, et l'opposition des Grecs, lui ôtent le pouvoir de parvenir à ce but sacré et glorieux, et lui imposeraient un devoir d'une nature bien différente, celui de délégué des cours alliées pour tenir la Grèce dans la sujétion par la force de leurs armes. Une telle mission serait aussi contraire à ses sentimens et injurieuse à son caractère, qu'elle est directement opposée au but du traité du 6 juillet, par lequel les trois puissances se sont réunies afin d'obtenir la pacification de l'Orient. En conséquence, le soussigné remet formellement entre les mains des plénipotentiaires un dépôt dont les circonstances ne lui permettent plus de se charger avec honneur pour lui-même et avantage pour les Grecs ou les intérêts généraux de l'Europe.

Signé LÉOPOLD, prince de Saxe.

Aux plénipotentiaires des trois cours alliées.

On assure que, sir R. Peel entre, par la mort de son père, en possession de plusieurs domaines évalués à plus de 600,000 liv. sterl. Le feu sir Robert a laissé une fortune de 2,500,000 liv. (62,500,000 fr.). La part de chacune de ses filles est de plus de 50,000 liv. (1,250,000 fr.). Les droits perçus sur son testament iront à 15,000 liv. sterl. (375,000 fr.).

— Un correspondant du *Standard*, journal éminemment tory, lui écrit de Paris en date du 21 mai :

« La nomination de M. de Peyronnet à la veille des élections est une mesure à la fois absurde et dangereuse. J'avoue qu'elle m'alarme extrêmement. Personne à Paris ni en France n'est peut-être mieux informé que moi de ce qui se passe réellement ; eh bien, je suis persuadé que si la nouvelle chambre vote une adresse semblable à la dernière, ou si elle refuse le budget (chose qui n'est nullement impossible), le ministère actuel conseillera d'agir indépendamment de la chambre, et la conséquence sera une révolution. »

— On lit dans le *Times* :

« Nous protestons, comme étrangers, que nous n'avons rien à faire dans le gouvernement intérieur de la France ; nous nous abstenons, en conséquence, d'exprimer une opinion décidée sur les derniers changemens. Ils ne pourraient mériter notre attention qu'autant qu'ils tendraient à troubler la paix publique et la sécurité du gouvernement, de manière à influencer

enfin sur les relations des deux pays. Que la nomination de M. de Peyronnet ne soit aucunement rassurante, c'est ce qu'on peut conclure de la remarque suivante d'un correspondant de Paris, attaché au ministère : « J'ai bien peur que les élections ne réussissent pas à présent. Le prince a malheureusement pris sur lui tout l'odieux du ministère-Villèle sans ses avantages. L'alarme est répandue partout. Un riche banquier israélite en a presque perdu la tête ; il déclare que la conduite violente des ministres le forcera de se mettre à la tête des vendeurs. »

— Le *Standard* indique comme prétendants à la souveraineté de la Grèce, le prince Frédéric des Pays-Bas, le prince Albert de Prusse, le prince de Hesse, le frère du roi de Bavière, et le fils de l'ex-roi de Suède. Nous souhaitons, dit-elle, honneur et joie à ces messieurs, pourvu que le souverain mendiant des Hellènes ne coûte pas six pence à l'Angleterre.

Le duc de Clarence, qui était à Bushy-Park, a été mandé hier au palais par le roi. Le duc de Wellington avait été également appelé, et il est arrivé à midi et demi. Le duc et sa grâce ont eu un entretien avec le roi. Le duc de Wellington est reparti pour Londres à 2 heures moins un quart. Le duc de Clarence est encore resté quelque tems après lui.

ESPAGNE.

MADRID, 20 mai.

(Correspondance particulière.)

Un bruit de la plus haute importance vient de se répandre dans tous nos cercles politiques, par suite de lettres reçues aujourd'hui d'Aranjuez, d'après lesquelles il paraîtrait que, dans un conseil des ministres qui a eu lieu le 18 au soir, on a arrêté que les Cortès du royaume seront réunies pour la fin de septembre, et que déjà l'ordre de les convoquer a été donné à la députation générale du royaume, à laquelle la convocation appartient de droit.

Cette importante mesure prend son origine dans l'usage où on était anciennement, de convoquer les Cortès du royaume au moment de la naissance de l'héritier présomptif de la couronne ; et c'est, dit-on, pour donner toute la solennité nécessaire à cet événement, et faire prêter serment d'obéissance, quel que soit le sexe de l'enfant, que les Cortès sont convoquées.

Cependant quelques lettres de personnages éminens assurent qu'il pourrait se faire que l'on soumit à l'examen des Cortès des projets de modification dans les lois constitutives de ce royaume ; car, outre que le gouvernement, par des mesures partielles, semble tendre vers des changemens fondamentaux, les ministres, dans des conversations confidentielles, se sont quelquefois montrés convaincus de la nécessité d'apporter quelques modifications à la constitution politique de ce pays.

ITALIE.

ROME, 15 mai.

Le pape continue à se bien porter. Il est probable que S. S. passera l'été et l'automne à Rome, dans son palais de Monte-Cavallo. Quelques journaux ont parlé de voleurs qui avaient reparu près de Terracine ; cette nouvelle est inexacte ; les mesures prescrites par Léon XII sont toujours en vigueur et l'on peut voyager en toute sûreté et sans escorte dans tout l'état romain. La passion des fouilles, qui a enrichi le musée de Lucien Bonaparte de tant de vases d'un grand prix, a gagné plusieurs classes de propriétaires. De tous côtés on découvre des tombeaux, des chambres sépulcrales, des fragments et jusqu'à des voies romaines, jusqu'ici mal connues. On est, en général, peu heureux pour les mosaïques. On n'a guère trouvé que des pavés du 4^e et 5^e siècle, inférieurs en mérite et en conservation à ceux qu'un comte milanais a découverts, il y a quatre ans, aux thermes de Caracalla.

SUEDE.

STOCKHOLM, 14 mai.

Couronnement de la reine. — Suppression des corporations.

Le storting de Norvège ayant, dans une adresse au roi, prié S. M. de vouloir ordonner le couronnement de la reine à Christiania, LL. MM. se disposent à partir le mois prochain pour cette ville. Les membres du conseil d'état de Norvège qui siègent à Stockholm, font faire ici une nouvelle couronne pour cette cérémonie.

Sur la proposition que le roi avait faite au storting de supprimer au bout d'un certain tems toutes les corporations de métiers, une commission nommée par cette assemblée a présenté un projet de loi portant qu'à l'avenir il ne sera plus établi de corporations, et que celles qui seront une fois éteintes ne se renouvelleront plus.

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

Nous avons reçu par le paquebot du Havre, *François I^{er}* la série de nos journaux français jusqu'à la date du 31 mai, lorsque déjà une partie de notre journal était imprimée. Les paquebots de Liverpool nous ont apporté ceux de Londres jusqu'au 8 de juin inclusivement, et le *Constitutionnel* du 5 du même mois.

Nous rapportons ci-après la nouvelle officielle des changemens survenus dans le ministère, et la lettre de notre Correspondant Parisien donnera de justes idées sur la situation de la France en ce moment.

Une ordonnance du roi du 20 mai sépare l'administration des ponts et chaussées du ministère de l'intérieur, et en forme un département sous le nom de ministère des travaux publics. M. Le baron Capelle, préfet de Seine et Oise est nommé ministre des travaux publics.

Par ordonnances de différentes dates,

MM. Becquey, conseiller d'état ; Courvoisier, ancien garde des sceaux, et Dudon, conseiller d'état, ont été nommés ministres d'état.

LETTRES ÉCRITES DE FRANCE, AU RÉDACTEUR DU COURRIER DES ÉTATS-UNIS.

No. XLVIII.

PARIS, ce 30 mai 1830.

MONSIEUR,

Il s'est passé bien des choses ici depuis ma dernière lettre. Le système Polignac l'a emporté sur le système Villèle. Voilà M. de Peyronnet revenu au ministère, avec toutes ses colères, accrues en raison même de la progression de son impopularité. Il paraît que MM. de Courvoisier et de Chabrol n'ont pas voulu se prêter aux violences que l'on prépare ; ils l'ont déclaré, et se sont retirés. M. de Peyronnet était là tout disposé aux coups de main ; il s'est offert, et on l'a accepté. Décidément tous les liens sont rompus entre la France et son gouvernement : il n'y a plus d'alliance praticable. Je ne sais comment finira tout ceci ; mais ce que nous voyons ressemble terriblement au règne de Jacques II. Les plus anciens amis de la royauté sont obligés d'en faire l'aveu ; la plupart s'éloignent ; et déclarent en gémissant que toutes les illusions de leur vie sont détruites. La nomination de M. de Peyronnet a été fortifiée encore par celle de M. Dudon, au poste de ministre d'Etat. Vous connaissez cet illustre député ; il est question de le porter au ministère des finances. Ce serait confier la police aux héros de grand chemin.

Le successeur de M. de Courvoisier est M. de Chantelauze, député du côté droit, où il ne se fit remarquer que par son dévouement au parti prêtre, du reste sans aucune espèce de talent oratoire ou administratif. C'est une nullité congréganiste. Quant à M. de Montbel, il a remplacé pour l'instant M. de Chabrol, mais en déclarant qu'il ne resterait pas plus de dix jours, et qu'on eût à pourvoir à son remplacement. Comme je viens de vous le dire, M. de Peyronnet pousse M. Dudon ; mais la disponibilité du portefeuille soutient en même tems l'espoir des partisans de M. de Villèle qui travaillent fortement pour ramener leur patron aux affaires, malgré M. de Polignac. La *Gazette de France*, journal du ministre gascon, est le principal instrument des Villélites. Elle a déserté le cabinet Polignac, qui s'est consolé de cet abandon, en s'attachant la *Quotidienne*. Cette dernière est aujourd'hui le journal de la Trésorerie, par privilège.

Je vous ai dit dans le tems que la *Quotidienne* était la propriété de M. Ferdinand de Berthier. Vous saurez que ce Ferdinand de Berthier postule avec instance la place de préfet de la Seine, et qu'il paraît au moment de détrôner M. de Chabrol, frère de l'ex-ministre, et préfet depuis plus de quinze ans. M. de Berthier, qui a oublié que les charges ne sont plus héréditaires, prétend que le titre de M. de Chabrol lui appartient par succession. Son père, si déplorablement assassiné le 17 juillet 1789, avec Foulon, était intendant de Paris, emploi qui revient à celui du préfet actuel. Au reste la nomination de M. de Berthier serait un malheur pour la ville de Paris, qui retomberait sous la verge de la congrégation, dont le postulant est l'un des membres les plus ardents.

Elle serait surtout un danger électoral. En effet si M. de Chabrol, fonctionnaire extrêmement faible, laisse faire les bureaux, M. de Berthier mettra lui-même la main à l'œuvre, et ne reculera devant aucune fraude électorale. Je vous dirai, à cette occasion, Monsieur, que nous sommes dans le mouvement le plus vif des élections. On travaille en tous sens ; tout se meut, tout s'agite. Nous avons un espoir fondé que les 221 députés qui ont voté pour l'adresse au Roi seront réélus par les mêmes collèges qui les avaient envoyés à la chambre. Toutes les lettres qui nous parviennent des départemens confirment cette espérance. On croit partout que l'assemblée nouvelle sera plus énergique que celle à laquelle elle succède. La société *Aide-toi : le Ciel t'aidera*, a établi un comité consultatif gratuit pour les électeurs. Enfin jamais le pays n'a montré plus de zèle et d'ardeur que dans ce moment décisif.

On commençait à croire que notre expédition d'Alger ne s'embarquerait point, lorsqu'on a reçu enfin la nouvelle de son départ. Il ne serait pas néanmoins impossible qu'elle s'arrêtât en chemin. On parle toujours de l'opposition de l'Angleterre. Ce que nous savons de science certaine, c'est que le trésor du Dey a dû être envoyé à Londres pour y être mis en sûreté.

Notre plus importante nouvelle, en fait de politique étrangère, est la renonciation du prince de Saxe-Cobourg au trône de Grèce. Cette nouvelle qui a fait ici une très grande sensation, est attribuée à plusieurs causes. Les uns disent que le prince n'a pu obtenir les sommes d'argent nécessaires à son établissement en Grèce ; d'autres que le duc de Wellington a voulu lui faire des conditions secrètes tellement étranges qu'il a mieux aimé se désister. D'autres enfin assurent, et c'est ce qui me paraît le plus probable, que la perspective de la mort

prochaine du roi d'Angleterre, et du rôle qu'il pourra jouer dans un conseil de régence, a porté le prince de Cobourg à cette détermination. En prononçant le mot de régence, je n'ai point oublié que le duc de Clarence doit légitimement succéder à son frère; mais des hommes qui paraissent bien informés assurent que le duc de Clarence, malade lui-même, n'acceptera le trône que pour un instant, et pour le transmettre aussitôt à la jeune princesse Alexandrine-Victoire, fille du feu duc de Kent, si les choses s'arrangeaient ainsi, une régence deviendrait nécessaire, et le prince de Saxe-Cobourg y trouverait naturellement sa place.

Quoiqu'il en soit, l'espèce d'affront qui résulte pour les alliés de la renonciation du prince de Cobourg, a fourni une abondante matière aux raisonnements politiques. On dit aujourd'hui que la Russie, désirant ressaisir l'autorité en Grèce, s'est déjà mis en mouvement pour substituer au prince anglais, un homme de son choix. Le plus simple ne serait-il pas de laisser où il est, le comte Capo-d'Istria?

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée,

LE CORRESPONDANT PARISIEN.

P. S. — Les incendies qui depuis plusieurs mois désolent la Basse-Normandie sont devenus tellement graves que toute la population s'est insurgée pour défendre ses propriétés menacées. Les citoyens veillent jour et nuit à leurs propriétés. Deux régiments de cavalerie sont partis pour contenir ce malheureux pays, et seconder les autorités dans la recherche des coupables. On se perd toujours en conjectures sur les motifs et les auteurs de ces actes désastreux. Plusieurs persistent à dire que le but est le rétablissement des cours prévôtales.

On parle ce soir d'arrangement avec Alger. On parle aussi d'un nouveau Congrès pour nommer le successeur du prince de Saxe-Cobourg. Plusieurs candidats sont déjà sur les rangs.

D'après les derniers journaux reçus de Londres, tout annonçait la fin prochaine du Roi. Sans doute, le sceptre de la Grande-Bretagne a déjà passé dans les mains du duc de Clarence. Nous ne pensons pas qu'il doive en résulter des changements bien remarquables dans l'administration de l'empire. Le duc ne jouissant d'aucune popularité, a besoin de trouver un puissant appui, et quelque aversion qu'il ait pour lord Wellington, l'intérêt de la couronne le forcera à endurer pour quelque temps au moins l'arrogance de ce ministre. Nous disons, pour quelque temps, car il est impossible que deux personnages aussi opiniâtres puissent se maintenir en bonne intelligence; mais Henry-William cherchera probablement à se consolider sur le trône, avant de rompre avec Sa Grâce.

Nous avons inséré dans nos colonnes, la résignation de la souveraineté de la Grèce par le prince Léopold. Ce document termine la correspondance diplomatique relative à la Grèce, qui occupe dans son entier dix colonnes du *London Times*. Après avoir lu attentivement ces pièces importantes, nous croyons devoir modifier les éloges que dans notre dernier numéro nous avons donnés à la prudence de son altesse royale, du moins en ce qui concerne son tact diplomatique antérieurement à l'époque de sa résignation. On voit par la première lettre de lord Aberdeen, que le prince ébloui par l'éclat du diadème, n'épargna aucune démarche pendant son séjour à Paris, pour s'assurer le trône, et que dès les premiers pas, il s'est placé, pour le moment, et pour la suite, dans une fautive position. Le prince désirait la souveraineté de la Grèce, mais il n'entendait pas l'accepter à titre de faveur; de leur côté les souverains dédaignaient de le considérer comme partie contractante, et leurs organes, mais surtout les ministres anglais ne le traitèrent pas moins légèrement. Le duc de Wellington renchérissant encore sur ses collègues semblait le regarder comme un personnage à peu près incapable. « Quoique ces sentiments, dit lord Aberdeen, puissent se concilier avec les vues politiques des conseillers de votre altesse dans ce pays, je crois qu'elle reconnaîtra, après avoir réfléchi, combien la marche qu'elle a suivie, compromet sa dignité, et son caractère, » et le duc de Wellington, après avoir commenté les propositions contenues dans le memorandum fourni par le prince, ou plutôt après l'avoir régenté au sujet de ces mêmes propositions, veut bien condescendre à lui dire en terminant sa communication : *Je conçois que votre Altesse Royale a donné une juste interprétation au troisième paragraphe du protocole. Les trois puissances alliées ne se chargent point de définir quelles seront les institutions compatibles avec la monarchie qui doit régir les grecs.* Le Prince, malgré cette déclaration, conçut de justes défiances, (et qui n'en aurait pas eu?) il vit bien que cette souveraineté se réduirait à une espèce d'existence chétive de gouverneur, qu'on soumettrait sans doute à l'inspection et au contrôle du moindre officier d'état-major de l'armée anglaise. Il a donc pris le parti le plus sage, et s'est dégagé de ce noble fardeau en prétextant le mécontentement des grecs, et l'invasion de leurs frontières. Tout bien considéré, la Grèce n'a rien perdu à cette résignation de Léopold, comme elle n'a rien à gagner à la nomination d'aucun des autres prétendants des branches royales qui se présentent de toutes parts, et brigue humblement la faveur de Lord Wellington,

prêts à accéder à toutes les conditions qu'il lui plaira de prescrire. Ce n'est pas un prince royal qu'il faut aux Grecs; un prince qui viendrait dévorer leurs revenus, et vivre de leur travail. Ils ont besoin de la paix, et d'acquiescer la sécurité au dedans et au-dehors. Ils en avaient l'espérance, mais les alliés les ont cruellement trompés. Nos lecteurs se rappelleront avoir vu dans un de nos précédents numéros, que les plénipotentiaires des trois puissances avaient laissé à la Turquie le choix, ou d'accéder au protocole du 22 mars 1829, qui étendait les limites de la Grèce depuis le golfe d'Arta jusqu'à celui de Volo, réservant dans ce cas à la Turquie une suzeraineté nominale de la Grèce, ou de s'en tenir au protocole du 3 février 1830, d'après lequel la Grèce est déclarée exempte de tribut et indépendante et qui lui assignait des limites plus resserrées, depuis les bouches de l'Aspropotamos jusqu'à celles du Sperchius dont les eaux aboutissent au golfe de Zeitouni. La première de ces lignes de démarcation aurait fait de la Grèce un corps compact avec des frontières naturelles, comprenant la Grèce propre. La Turquie, comme on pouvait bien s'y attendre, a fait choix de la ligne de frontières la plus étroite, et par ce moyen elle peut imposer son joug à toute l'Acarnanie, à une partie de l'Étolie, Phocis, Doris, et Loens, qui comptent environ 100,000 habitants. D'après les derniers avis, ces malheureuses populations livrées au plus affreux désespoir sont en pleine révolte. Elles se voient après neuf ans d'efforts héroïques séparées de leurs frères, remises au pouvoir de barbares ennemis et désormais sans aucun espoir de conquérir leur délivrance. Nous nous engagerions trop loin si nous cherchions à développer les causes d'une telle défiance aux intérêts de la Turquie, de la part de Wellington, de l'homme le moins disposé à faire des concessions à quelle puissance que ce soit. Mais l'état actuel des choses en dit assez pour faire connaître la nature des semences de discorde qui existent en Grèce. Peut-être ne faut-il pas s'attendre à les voir germer immédiatement : l'époque toute fois n'en est pas très éloignée.

SOMMAIRE DES NOUVELLES DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

Des journaux de Buénos-Ayres ont été reçus par le brick *Lavinia*, capitaine Pearce, arrivé avant-hier dans notre port; ils ne renferment rien d'intéressant.

Le bruit courait au départ du capitaine Pearce, qu'un arrangement avait eu lieu entre le gouvernement de Buénos-Ayres et quelques-unes des provinces réfractaires, mais le commerce éprouvait encore de fortes entraves.

Rien n'était changé au Chili; la guerre des partis continuait, et un nouveau sujet de discorde augmentait la division, les uns voulant expulser les étrangers, les autres voulant les retenir. Les armées de Freire et de Prieto, fortes chacune de 2000 hommes, étaient en présence: un engagement paraissait inévitable.

PÉROU. — OFFICIEL. — L'article 9e d'un décret du gouvernement du Pérou du 5 de janvier qui n'a été promulgué que le 14, renferme les dispositions suivantes.

« Le décret du 15 juin dernier qui autorise l'importation des marchandises prohibées le 11 juin dernier par le congrès général constituant * ayant été déclaré nul, et comme non avenue, il est accordé un terme de 8 mois pendant lesquels on admettra les articles venant d'Europe, d'Asie, ou de l'Amérique du Nord, et quatre mois pour l'entrée de ceux provenant de l'Amérique du Sud.

* La farine, les cotonnades communes, le tabac, l'ébénisterie, le saindoux, l'eau-de-vie, les habillements fins, les bottes et souliers, le savon, le sucre, la poudre à canon, le salpêtre, le soufre, la sellerie, les chandelles de cire et de suif, les voitures et le cuir.

CUBA. — D'après une lettre datée de la Havane le 2 de juin, la presque totalité des deux mille hommes de troupes dernièrement arrivés de Cadix ont été envoyés dans la partie orientale de l'île; d'où l'on peut conclure, qu'on a abandonné pour le moment toute idée d'invasion du Mexique.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans du 26 juin donne ce qui suit :

Depuis l'arrivée, hier, de la goélette REAPER, venant de la Havane, le bruit court qu'une insurrection aurait éclaté aux environs de cette ville, dans le but de déclarer l'indépendance de l'île. Malgré les efforts que nous avons faits, nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement assez positif pour nous assurer de ce qu'il y a de fondé dans cette nouvelle.

Nous apprenons par un journal de Vera-Cruz, que l'administration de la Loterie de la Havane a failli d'une somme considérable dans le courant d'avril. Il est assez étrange que cette nouvelle ne nous soit pas venue directement, et que nous ayons tardé autant à la recevoir; néanmoins elle est assez importante pour fixer l'attention; car cette Loterie est la principale ressource financière du gouvernement de l'île de Cuba; et si elle tombe en discrédit, si ses revenus ne peuvent plus fournir aux dépenses auxquelles ils étaient appliqués, il en résultera des embarras très graves pour le gouvernement, et auxquels il ne pourra remédier que bien difficilement. Voici la lettre que publie le journal de Vera-Cruz; elle porte la date du 23 avril :

« On ne parle ici que de la faillite de la Loterie. CALLE-

JAS, le trésorier, est en fuite, et le Directeur et le conseiller (consulter) de cette administration sont arrêtés. Par suite de cet événement, le trésor a éprouvé un coup terrible, qu'on ne réparera qu'en ajoutant de nouvelles charges à celles qui pèsent déjà sur les habitants. »

Nous trouvons ce qui suit dans le *Daily Advertiser* :

« Nous ne connaissons point de sujet qui se rattache plus au caractère de justice et d'intégrité de la nation américaine, que celui qui concerne les tribus indiennes de la Géorgie et de l'Alabama, et surtout des Cherokees établis dans le premier de ces États. L'acte adopté par le Congrès au moment de la clôture de la session, coopérant avec les décisions iniques et tyranniques de l'État de la Géorgie, porte une atteinte effrayante à la réputation d'honneur et de bonne foi acquise aux États-Unis par leur respect pour tous les traités antérieurs et les pactes solennels formés avec les Indiens. Si notre gouvernement méconnaît ses engagements avec les Indiens parce qu'ils ne peuvent ni se défendre ni être secourus, la crainte seule pourra le contenir, et l'obliger à respecter les traités faits avec de puissantes nations. Les Indiens ont résolu de porter leur cause devant la cour suprême des États-Unis; et à cet effet, ils ont fait choix des hommes du barreau les plus éloquents et de l'esprit le plus élevé. En même temps il a paru nécessaire que le pays fut informé généralement de l'état des choses, et dans ce but, MM. Perkins et Marvin, de Boston, ont fait circuler un prospectus dans lequel ils annoncent leur intention d'imprimer les discours prononcés au Sénat par MM. Frelinghuysen et Sprague, et ceux de MM. Storrs, Huntington, Everett, Bates et Evans, à la chambre des représentants. »

La lettre suivante sur le même sujet, extraite du *Commercial Advertiser*, sera lue avec intérêt :

GETTYSBURG, (Penn.) 6 juillet 1830.

Nous nous sommes dernièrement entretenus avec le colonel Gold (du Connecticut) et sa femme, à leur retour du pays des Cherokees où ils ont résidé pendant huit mois auprès de leur fille, mariée à E. Boudinot, rédacteur du journal intitulé *Cherokee Phoenix*. Ils nous ont communiqué beaucoup de renseignements fort intéressants sur le compte de cette nation; et tous tendent à démontrer que la civilisation y a fait des progrès sans exemple. La masse des Cherokees vit dans l'aisance, quelques uns d'une manière splendide. Le colonel a été témoin de beaucoup de travaux pendant sa résidence; du défrichement des terres, de la construction de maisons et de bâtiments, et d'une infinité d'améliorations. L'éducation de la jeunesse attire particulièrement leur attention. L'instruction religieuse et une instruction générale est graduellement répartie parmi eux. Nous avons vu plusieurs lettres écrites par des enfants cherokees élevés dans les écoles des missionnaires. Elles sont bien écrites, et l'esprit de piété qui y règne prouve évidemment que ceux qui ont pris charge de ces enfants ne négligent point leurs intérêts les plus précieux.

Un grand nombre de familles s'occupe de manufacturer la laine et le coton à leur usage, et aussi comme objet d'échange au dehors. On trouve la roue et le métier presque dans chaque maison. Le colonel Gold possède quelques échantillons de leur travail; on peut les comparer réellement à ce qu'il y a de mieux fait dans ce genre. Leurs routes sont entretenues et en bon état. Le colonel a voyagé en voiture dans toutes les parties du pays. Il a assisté à une réunion du conseil général de la nation, et a été surpris de l'ordre et de la régularité qu'ils portent dans leurs délibérations et du talent de plusieurs d'entre eux. Quant à ce qui concerne le danger de leur situation actuelle, ils montrent la plus grande fermeté, et se reposent avec confiance sur la justice de la cour suprême, qu'ils espèrent pouvoir rendre l'arbitre de leurs droits. Tout ce qu'on nous rapporte au sujet des Cherokees nous démontre que les Indiens ont abandonné la vie errante pour se vouer aux habitudes domestiques, qu'ils ont échangé le tomahawk et la carabine pour la charrue, la houe et le métier; que déjà ils sont arrivés à un degré de civilisation tout-à-fait inattendu, et d'autant plus extraordinaire qu'on ne croyait pas ces enfants de la forêt de nature à renoncer à leurs inclinations.

Le *National Gazette* dit au sujet de l'opinion publique manifestée dans les États de l'Ouest envers l'administration.

Les plus fermes soutiens de l'administration à Washington, affirment que le président a acquis une plus grande popularité par son message du veto, particulièrement dans les États de la Virginie et des Carolines du Nord et du Sud; qu'il n'a point perdu de terrain dans l'Ohio, New-York et la Pennsylvanie, et que tout considéré, il est mieux que jamais dans l'esprit du peuple.

Les ennemis de l'administration prétendent tout le contraire, et déclarent ouvertement que M. Clay réunira la majorité pour la présidence à la prochaine élection. Des rapports ayant à peu près les mêmes bases, si contradictoires, et également positifs, sont embarrassants même pour l'éditeur qui a le plus de moyens d'être bien instruit, et les relations les plus étendues; il lui est dès lors impossible de hasarder une décision.

Nous citerons un seul fait: la réception du président à Cincinnati. A ce sujet, les rapports sont tout à fait contradictoires, et cependant chaque parti donne les détails les plus minutieux. C'est ainsi que l'esprit de parti obscurcit le sens, lorsqu'il ne produit pas les orages.

ÉTRANGE PHÉNOMÈNE. — Le *Phoenix*, journal publié à Westfield dans le comté de Chataque rapporte que le phare de la rade de Portland sur le lac Erie est éclairé par le gaz d'une fontaine naturelle; il s'élève au moyen de conduits en bois. L'éclairage au gaz a été annoncé, dit le journal, par la décharge de l'un de ces mêmes canons qui ont rendu des services signalés au commodore Perry dans le combat mémorable du 10 septembre 1813.

SCIENCES.

DES PHÉNOMÈNES VOLCANIQUES

ET DES CAUSES PROBABLES DE LEUR FORMATION.

Un aperçu rapide des phénomènes volcaniques doit précéder naturellement l'exposé des causes probables de leur formation. Un bruit souterrain, semblable à celui des canons ou au fracas des voitures roulant sur le pavé ; des tremblements de terre, et assez fréquemment des changemens dans l'état de l'atmosphère, sont les signes avant-coureurs d'une éruption volcanique. Elle commence ordinairement par une colonne de fumée épaisse, qui s'élève à une hauteur prodigieuse, et finit, quand elle n'a plus de vitesse de projection, par se refouler sur elle-même de manière à former une série de sphères de vapeurs aqueuses, qui, emportées par le vent et se condensant ensuite par le froid des régions supérieures, retombent en pluies abondantes, accompagnées de tonnerres effroyables. Du milieu de cette colonne s'élève une gerbe de feu visible à la partie supérieure. Cet ensemble de fumées et de flammes, sillonnées dans tous les sens par la foudre forme le tableau le plus imposant que la nature puisse offrir. Bientôt après, il sort du cratère, avec une vitesse excessive, des pierres et une abondance incroyable de cendres, d'une si grande ténuité, qu'elles peuvent être transportées à des distances considérables. Celles du Vésuve, lors de l'éruption de 1793, furent transportées, dit-on, jusqu'à Constantinople et sur les côtes d'Afrique. Ces cendres ne retombent pas toujours sèches sur le sol, mais fréquemment pénétrées de vapeurs aqueuses ; des laves en ignition et des produits boueux arrivent ensuite ; ces laves proviennent des substances liquéfiées dans les foyers des volcans, et sont lancées en dehors par la force expansive des fluides élastiques qui se dégagent dans ces mêmes foyers. Leur surface est agitée par de forts bouillonnemens, d'où s'échappent des gaz et de la fumée blanche formée par le sel marin et d'autres substances. Ces laves en sortant par les bords du cratère, suivent les directions les plus favorables de la terrain leur présente. Au contact de l'air, leur surface, en se refroidissant, se solidifie, et la lave continue à couler dessous jusqu'à ce qu'il se présente un obstacle ; alors elle s'y arrête, s'y amoncelle, finit par monter sur la partie solidifiée, et continue son cours comme auparavant, jusqu'à ce qu'elle soit arrêtée par un nouvel obstacle. Il arrive souvent que la lave s'accumule en certains endroits à des hauteurs considérables, et la chaleur s'y conserve si long-temps, en raison du peu de conductibilité des élémens qui la composent, que Dolomieu assure l'avoir trouvée sensible au Vésuve dans un amas formé depuis dix ans.

Le dessus des laves est ordinairement scorifié et criblé de petites ouvertures, par lesquelles s'échappent les gaz renfermés dans l'intérieur.

Il n'existe pas de rapport sensible entre la température de la surface des laves et celle de l'intérieur, qui se conserve un si grand nombre d'années ; car on a plusieurs exemples de personnes qui ont traversé impunément des coulées de laves quarante-huit heures après l'éruption, lorsque la partie supérieure était solidifiée et celle de dessous encore liquide.

Outre les phénomènes dont on vient de parler, il existe encore dans certains volcans des éruptions boueuses, auxquelles sont dus les courans de même nature, qui suivent diverses directions sur les flancs des montagnes, comme les laves incandescentes. L'existence de ces éruptions a été constatée par M. de Humboldt dans les volcans en activité du Nouveau-Monde. La remarque faite par ce célèbre voyageur, d'une quantité innombrable de petits poissons rejetée dans une éruption d'un volcan du Mexique, ne laisse aucun doute à cet égard ; car si la lave eût été incandescente, toute la matière animale eût été consumée. Ces poissons étaient en si grand nombre, que leur putréfaction a répandu dans l'air une odeur infecte qui a occasionné des maladies épidémiques. La lave qui renferme les débris de ces poissons s'est changée en une espèce de phosphore, que les naturels du pays exploitent pour s'en servir comme de combustible.

Il y a une différence bien marquée entre les terrains volcaniques de l'ancien monde et ceux de nouveau ; les premiers ont la forme d'un pain de sucre, et la matière est continuellement rejetée au dehors, de manière à augmenter encore leur hauteur ; dans ceux du Nouveau-Monde, il y a quelquefois soulèvement de terrain, et les éruptions se font au bas des parties latérales ou par un grand nombre de petits cônes formés sur la surface soulevée. De plus, les volcans de notre continent se trouvent toujours dans des pays de montagnes, à peu de distance de la mer, tandis que ceux de l'Amérique sont situés en pays de plaine et plus loin des côtes.

Les éruptions d'un même volcan ont souvent lieu à des époques éloignées. On a remarqué qu'elles deviennent d'autant plus rares que les montagnes volcaniques sont plus élevées. Il y avait deux siècles que le Vésuve n'avait vomé de flammes lors de l'éruption de 79 de notre ère, dans laquelle périt Plin. La montagne et l'intérieur du cratère étaient alors couverts d'arbres de la plus belle végétation.

Les volcans qui s'éteignent se changent souvent en soufrières ou montagnes qui dégagent du soufre, comme la Solfatara près de Pouzzole. Vers la fin des éruptions, il s'élève de la terre des miasmes infects, qui nuisent à la santé des hommes et des animaux.

Les phénomènes volcaniques déterminent souvent des changemens dans la forme du sol : des parties de la surface s'élèvent subitement. M. de Humboldt rapporte que, dans une éruption volcanique, à Lancerote, près de Chimanaga, le 1^{er} septembre 1730, des rochers pyramidaux s'élevèrent de la mer, augmentèrent en longueur, et bientôt s'unirent à l'île. On doit rapporter à une origine semblable les îles nouvelles qui se forment quelquefois dans certaines mers. L'île voisine de Santorin, que l'on a vue paraître le 27 mai 1707, dans l'archipel de la Grèce, en est un exemple frappant.

Souvent il se forme à la surface de la terre des fentes et des crevasses, par lesquelles les forces volcaniques manifestent leur activité.

Des sources d'eaux acides apparaissent quelquefois : d'autres sources déjà existantes éprouvent des changemens remarquables. Les masses de rochers que lancent les vol-

cans sont ou des pierres volcaniques, des ponce, des scories, des fragmens de laves, des masses vitrifiées, des cristaux amoncelés, des brèches, etc. Ces masses sont quelquefois projetées à des hauteurs considérables : le Cotopaxi a lancé en 1533 des rochers de trois à quatre mètres de diamètre.

Le Vésuve lance quelquefois du granit, du micachiste, et autres substances qui, n'ayant pas été altérées par le feu, font connaître la nature des terrains qui traversent les matières volcaniques. Les gaz qui se dégagent des volcans sont les acides sulfureux et hydrochlorique, quelquefois l'acide carbonique, rarement l'azote : cependant sa présence dans les terrains volcaniques paraît avoir été constatée. Le sel marin, le sel ammoniac, les chlorures de cuivre et de fer, l'acide borique, le soufre, le sulfure d'arsenic, se subliment dans les fissures des roches et sur les parois du cratère. Telles sont les observations principales, faites jusqu'à présent sur les phénomènes volcaniques, dus probablement aux mêmes forces qui, agissant avec plus d'énergie à des époques reculées, ont été la cause de ces grandes catastrophes de notre globe, dont nous voyons partout des traces irréfragables.

Le physicien qui observe un phénomène, cherche aussitôt à en découvrir la cause et les lois ; mais quand il ne peut y parvenir directement, il crée un système, dans lequel viennent se caser plus ou moins facilement les faits qu'il a reconnus. De nouvelles découvertes servent ensuite à rectifier ce que ce système a de défectueux, et il finit par former une théorie qui satisfait à tous les besoins de la science. Jusqu'à présent on n'a pu résoudre complètement la question relative à l'histoire naturelle des volcans ; les physiciens ont donc été obligés de suivre cette marche.

On a donné successivement pour alimens aux volcans le soufre, les pyrites, les houilles, et les bitumes ; mais il est bien démontré maintenant qu'aucune de ces substances ne peut entretenir les feux volcaniques. Davy, aussitôt après la découverte des métaux des terres et des alcalis, qui jouissent, surtout les derniers, de la propriété de décomposer l'eau avec une extrême rapidité, a pensé qu'il pourrait bien se faire que ces mêmes métaux existassent à de grandes profondeurs dans la terre, et que leur contact avec l'eau produisit tous les effets volcaniques connus. Cela posé, il a raisonné ainsi. Les changemens qui produisent les feux volcaniques ont lieu dans d'immenses cavités souterraines, où l'air pénètre jusqu'aux substances actives, long-temps avant que celles-ci atteignent la surface extérieure.

Le tonnerre souterrain entendu à de si grandes distances sous le Vésuve, est presque une démonstration de grandes cavités souterraines remplies de substances aériformes. Quand le volcan est tranquille, elles doivent se remplir d'air atmosphérique. L'air et la vapeur d'eau renfermés dans ces cavités, agissant sur les métaux de terre, sont la cause des phénomènes volcaniques. Si les laves peuvent être ainsi formées, le phénomène se trouve expliqué par l'action de l'eau de la mer et de l'air sur ces métaux ; le voisinage des grands volcans, des côtes de la mer, vient à l'appui de cette explication. Quand ils en sont plus éloignés, comme ceux de l'Amérique du sud, l'eau peut venir de grands lacs souterrains, dont M. de Humboldt a signalé l'existence par la présence de poissons dans quelques unes des déjections volcaniques. Davy, dans un ouvrage posthume, a modifié cette théorie, tout en avançant cependant que les métaux des alcalis peuvent se trouver dans l'intérieur du globe. Quoi qu'il en soit, M. Gay-Lussac a fait à cette théorie, il y a déjà quelques années, plusieurs objections auxquelles il est difficile de répondre. Comment l'air pourrait-il pénétrer dans les foyers volcaniques, quand il existe, du dedans au dehors, une pression que l'on peut évaluer à 300 atmosphères environ, puisqu'elle élève la lave, qui est trois fois plus pesante que l'eau à une hauteur de plus de mille mètres ? Si l'air pouvait s'y introduire, les tremblemens de terre suivant la manière de voir de M. Davy, deviendraient impossibles. D'un autre côté, si les actions volcaniques étaient dues à la décomposition de l'eau, par les métaux des alcalis et des terres, il devrait y avoir un dégagement énorme de gaz hydrogène. Or, on n'aperçoit ordinairement aucune inflammation de ce gaz au-dessus du cratère. A la vérité, il pourrait se faire que l'hydrogène, en se combinant avec le chlore, formât de l'acide hydro-chlorique. Dans ce cas la quantité de cet acide devrait être plus considérable qu'elle ne l'est réellement. M. Gay-Lussac pense qu'on pourrait supposer, avec plus de raison, que les phénomènes volcaniques sont dus à l'action des eaux de la mer, sur les chlorures des métaux des terres et des alcalis, laquelle dégage probablement assez de chaleur pour vaporiser l'eau, décomposer le sel marin et produire tous les autres effets. Quant à la formation de l'acide sulfureux, il faut admettre qu'il existe avec les chlorures, des sulfures qui sont également décomposés par la haute température des réactions chimiques. Alors le soufre en vapeur s'élève avec les autres matières, et se change en acide sulfureux aussitôt qu'il a le contact de l'air.

Il est très-probable que l'eau de la mer pénètre dans les foyers volcaniques ; mais pourquoi la lave ne sort-elle pas par les mêmes canaux conducteurs, puisqu'elle y trouverait une résistance moindre que partout ailleurs ? On répond à cette objection que les longues intermittences des volcans font supposer que l'eau pénètre peu à peu par sa propre pression dans des fissures imperceptibles, et s'accumule dans les vastes cavités que renferme la terre. Les feux volcaniques se rallument ensuite peu à peu, et la lave, après avoir obstrué les canaux par lesquels l'eau était arrivée, s'élève par le soubirail accoutumé.

Quant à la cause des tremblemens de terre, le docteur Young en a donné une explication satisfaisante en l'attribuant à une très-forte onde sonore, excitée dans la masse solide de la terre par une commotion quelconque, laquelle onde se propage avec la même vitesse que le son. On conçoit bien l'ébranlement facile de toutes les particules d'une masse solide en songeant que le choc produit par la tête d'une épingle, à l'un des bouts d'une longue poutre, se transmet distinctement à l'autre bout. En adoptant cette idée, on voit pourquoi la couche extrême de la terre ne trouvant pas à transmettre son mouvement à d'autres couches, tend à se détacher de la masse ébranlée, ainsi que tous les objets qui s'y trouvent. On attri-

bue aussi les phénomènes volcaniques à l'état d'incandescence de la terre à une certaine profondeur ; peut-être est-ce la leur véritable cause, celle-là même aussi qui a donné naissance à ces forces prodigieuses qui ont soulevé les plus grandes et les plus hautes chaînes de montagnes ; mais comme les considérations nécessaires pour développer cette opinion demandent des développemens qui ne peuvent trouver place ici, nous les examinerons plus tard.

POÉSIE.

LA JEUNE MÈRE MOURANTE.

Laissez vers moi s'approcher mon enfant ;
O viens, reconnais-moi, ma fille !
Ose encore caresser un fantôme vivant !
Dans ton regard serein la joie éclate et brille,
Et peut-être sur toi le malheur va peser ;
Peut-être, sans troubler le plaisir qui l'enivre,
Demain ravie à ton baiser
Ta mère aura cessé de vivre.

Tu ne me verras pas superbe interroger
Tes jeunes facultés croissant avec ton âge.
Sur la mer de la vie où finit mon voyage,
Les vents emporteront ton navire léger.
Seule tu parviendras au périlleux passage
Où le plus ferme appui, le guide le plus sage
Souvent contre l'écueil ne peut nous protéger.
Si quelque jour sur ton cœur faible et tendre
D'un secret douloureux pèse le poids cruel,
Ma fille, tu n'auras personne à qui l'apprendre,
Et tu ne viendras pas répandre
Ton cœur dans le sein maternel.

Aimable enfant, repose sur mon cœur ;
Fais trêve, en me parlant, au poison qui me tue :
Que tes discours touchans raniment ma langueur,
Que mes regards s'enivrent de ta vue,

Mais, quoi ! son sourire fatal
De mes douleurs aigrit la violence ;
Mon cœur, comme un bienfait souhaita sa présence,
Et sa présence me fait mal !

Je veux, en l'embrassant, ressaisir l'espérance ;
Je veux renaitre à la vie, au bonheur !...
Ah ! cachez-moi sa naïve candeur,
Cachez-moi sa joyeuse enfance !

Il est des maux qu'on ne saurait souffrir.
Sur son front, malgré moi, je sens tomber mes larmes.
En écoutant sa voix, en contemplant ses charmes,
J'ai trop de regret à mourir !

ANTONI GAULMIER.

VOYAGES.

FRAGMENS D'UNE LETTRE SUR LE BRÉSIL.

DE M. LE COLONEL BRACK A M. CASIMIR DELAVIGNE.

Rio-Janeiro, 28 décembre 1829.

La nuit avait été brûlante ; les piqures des moustiques me l'avaient rendue insupportable, et je l'avais passée, tantôt en fermant sous mon étouffante moustiquaire, tantôt me promenant dans ma chambre, dont j'avais ouvert en vain la porte et les fenêtres, pour y établir un courant d'air. A trois heures du matin cependant la fatigue venait de m'assoupir, lorsque j'entendis frapper à la porte de la rue. Les coups redoublèrent, et m'éveillèrent tout-à-fait, en me rappelant que M. M*** devait venir me prendre à la pointe du jour pour me conduire à la cascade de Tijuka. J'appelai Laurent, qui, se dirigeant à tâtons, et marchant sur les corps des nègres couchés et endormis dans les corridors et sur l'escalier, ouvrit à M. M***, qui monta dans ma chambre.

Je m'habillais, lorsqu'un grand bruit, élevé tout à coup dans la maison, me força à sortir pour demander quelle en était la cause. Je vis alors le nègre qui avait amené mon cheval, furieux d'avoir attendu long-temps à la porte, frapper à coups de canne tous les noirs qui ne s'étaient pas éveillés à sa première invitation. Ceux-ci, sans dire mot, sans se presser, ployaient tranquillement leurs couvertures, comme si les coups et les injures ne leur étaient pas adressés, comme s'il n'y avait pas le moindre motif de se hâter, de se plaindre, de se défendre, ou de se venger. La colère de ce noir, esclave comme ceux qu'il battait, la stupide tranquillité des autres sous ses coups violents, ne m'étonnèrent pas. C'est ce que j'avais déjà vu cent fois dans les injures. J'envoyai le furieux se calmer dans la rue, et y tenir mon cheval, qu'il avait lâché sur parole. J'achevai ma toilette, et nous partîmes.

La ville était dans un morne silence. Les cloches des nombreuses églises n'étaient pas encore en mouvement, et quelques noirs seulement ouvraient çà et là les petites persiennes vertes des portes bâtarde qui ferment la plupart des maisons. Personne encore sur les trottoirs étroits, aux dalles de granit, inégales et mal ajustées ; mais de loin en loin on voyait couchés et dormant sur les péristiles des églises quelques noirs libres et sans asile, quelques Européens déguenillés et abrutis par la misère et le cachas.

Au coin de la rue Ouvidor, un cabaret venait de s'ouvrir ; trois nègresses debout, des corbeilles sur la tête, fumant dans de petites pipes à tuyaux courts, et buvant de l'eau-de-vie, tour à tour, au même énorme verre qu'on leur avait servi, causaient avec feu, et parlaient toutes trois à la fois, en appuyant leurs discours, suivant leur coutume, de battemens de mains qui retentissaient au loin.

* Sucrerie.

† Eau-de-vie de cannes.

Nous traversâmes la place Saint-Antoine, sur laquelle s'élève le monument élevé par les Français en l'honneur du mariage de l'empereur. Sa forme élégante, qui rappelle en petit la colonne de la place Vendôme, ses inscriptions françaises entourant les chiffres de Pierre et Amélie, au milieu de cette place, dont l'architecture portugaise est si peu en harmonie avec les lignes simples du style moderne européen, offraient un aspect d'autant plus piquant, que les sommités des montagnes granitiques dominant les tours de l'église San-Antonio, et ses flèches historiées, ne laissaient aucun doute sur l'étrangeté du monument élevé par la reconnaissance, le respect et l'amour.

Chaque nation étrangère dont une colonie est venue se fixer à Rio a élevé son monument pour célébrer l'auguste mariage. Sur la place de la Comédie, l'obélisque portugais, l'arc de triomphe anglais, frappèrent tour à tour nos regards.

A peine sortions-nous de la ville, par la route de Saint-Christophe, que le soleil parut à l'horizon, et, comme un éclair, s'élança au zénith pour darder sur nous ses rayons perpendiculaires et brûlants. A ce prompt signal, toute la nature s'éveilla. Les cloches de la ville sonnèrent; le canon annonça l'ouverture du port; les signaux de la prison des noirs s'élevèrent dans les airs; les nègres, apportant du laitage, des fruits, des légumes, couvrirent les chemins, et nous nous trouvâmes bientôt au milieu d'une nuée de poussière soulevée par les troupeaux de petits bœufs à longues cornes, dirigés vers la ville, et les troupeaux d'esclaves poussés vers la campagne par le fouet des bouchers et des mulâtres.

Un de ces troupeaux humains passa près de nous. Il se composait de trente enfans de six à douze ans. Deux jeunes mères le suivaient, portant derrière elles, à califourchon sur leurs hanches et entortillés dans un voile d'étoffe grossière, deux enfans de un à deux ans. Le maître haïait durement la marche de cette troupe silencieuse, harassée, et dont la marche annonçait toutes les privations qui lui avaient été imposées depuis la vente sur les côtes d'Afrique. Ces malheureux portaient les restes de la toilette féroce qu'on leur avait faite la veille pour les mieux vendre; leur peau était encore huilée pour paraître plus noire et plus saine, leurs têtes étaient couvertes de bonnets de laine rouge; et de petites pièces de cotonnade blanche, neuve et lustrée, cachaient leur nudité et leur souffrance. Chacun d'eux, qui avait déjà peine à se traîner, était chargé néanmoins d'ustensiles que leur maître rapportait à son habitation. Des pots de terre, des tapis, des cannes, des meubles de luxe, des selles, des fouets, des chaînes, écrasaient ces têtes dont l'expression dominante était la stupidité du malheur.

Je hâtai ma marche pour échapper le plus tôt possible à ce triste spectacle, et nous arrivâmes à Saint-Christophe, où les officiers du génie brésilien, Pezerat et Rivière, tous deux Français et portant noblement ce titre, nous attendaient. Bientôt notre cavalcade, tournant à gauche le long du ruisseau qui côtoie le parc de l'empereur, se dirigea vers la montagne.

La plaine sur laquelle est située Rio de Janeiro porte tous les caractères de terrains nivelés et abandonnés par la mer. L'amphithéâtre de hautes montagnes qui la cerne et la domine s'élève à pic au-dessus d'elle; et les eaux qui se précipitent en cascades des sommets de Tijuca et du Corcovado, arrivées à leurs pieds, semblent se traîner avec peine sur cette plaine sans pente, et dont le rayon est de deux lieues de France environ. Quelques petites collines couvertes d'arbres du plus beau vert, quelques sommités granitiques qui s'élèvent isolées çà et là comme des bornes colossales, cadencent les lignes de cette vallée enchantée sur laquelle des maisons de campagne sont pittoresquement construites.

L'habitation qui frappe les regards avant toutes les autres est le palais de Saint-Christophe, séjour constant de l'empereur. Situé sur une colline isolée, la vue dont elle jouit est admirable; elle s'étend à la fois sur la montagne, la plaine, la ville et la baie. Je ne crois pas qu'il y ait en Europe rien qui puisse lutter avec la majesté de ces divers aspects; celui de la baie surtout est inimaginable: encadré par deux riches collines dont l'une appartient aux jardins impériaux, et l'autre masque la portion peu pittoresque de la ville, il offre au premier plan, au milieu des bananiers, des manguiers, des cocotiers, des orangers en fleurs, le palais de la reine de Portugal, celui qu'occupe le prince de Leuchtenberg, une caserne, un aqueduc, quelques jolies maisons de campagne, et tout cela si bien disposé, si gracieusement, si largement ajusté, que le peintre le plus habile, que le Poussin lui-même n'eût rien composé de semblable. Au second plan s'étend la vaste baie couverte de ses îlots enchantés, embauvés, auprès desquels il est impossible de passer sans se dire: « Je voudrais habiter là toute ma vie! » Cette baie toujours animée par les voiles élégantes, par les pavillons aux cent couleurs de toutes les nations! Cette baie transparente comme le ciel qui l'éclaire, brillante comme le soleil qui la dore! A l'horizon s'élèvent les montagnes des Orgues, que leurs flèches minces, perpendiculaires et parallèles, ont fait ainsi nommer avec raison. Leur immense hardiesse donne l'idée de la volonté de Dieu...; paratonnerres du Brésil, elles bravent, attirent et rompent tous les orages de ce monde nouveau.

La façade du palais de Saint-Christophe se compose d'une grande galerie vitrée à laquelle on monte par un escalier en pierre; aux côtés de cette galerie sont deux pavillons, l'un bâti par le dernier roi dans le goût bizarre des constructions de Louis XV, l'autre élevé par l'empereur sur des lignes modernes et fort élégantes: des fresques l'ornent dans toute sa hauteur.

Les caractères les plus distinctifs de la nature dans ce pays colossal sont d'abord la variété et la richesse de verdure des productions naturelles, la qualité primitive et granitique des montagnes, ce qui donne à leur couleur une teinte grise et brillante, et à leurs lignes une hardiesse de formes dont nous ne pouvons avoir idée en Europe; enfin le peu de densité de l'atmosphère qui, dégageant les premiers rayons du soleil, semble hâter la marche de cet astre clair et brûlant: dès son lever, le pousser plus prompt et l'attacher plus fixe au zénith,

d'où, pendant tout le jour, il ne permet à la nature de projeter que des ombres courtes, noires et fermes.

L'absence de saison morte, la vie apparente perpétuelle de cette nature, le remplacement continu des feuilles qui tombent par celles qui naissent, donnent aux sommités des branches de tous les arbres une teinte verte nouvelle, qui pour cela est loin d'être uniforme, parce que les espèces sont variées à l'infini.

Depuis une heure nous marchions, observant à droite et à gauche les maisons de campagne, dont l'architecture est à peu près la même, et n'a rien de remarquable pour des yeux européens. Presque partout un petit mur sur le chemin, une barrière sans portier, des haies de citronniers, une allée droite, aux côtés de laquelle s'étendent des vergers semés de capy,* et plantés symétriquement de manguiers et d'orangers; puis une maison élevée d'un seul rez-de-chaussée, une veranda en avant, des fenêtres à petits carreaux, un mur peint en blanc et en jaune, une couverture basse en tuiles rondes, tout cela entouré d'un petit parterre français, où croissent quelques arbustes du pays aux fleurs brillantes, quelques rosiers du Bengale, quelques jasmins d'Espagne, ombragés par le mangouier aux feuilles longues et élégantes, ou par le jak aux feuilles vigoureuses, aux énormes fruits suspendus à la naissance des plus grosses branches: voilà presque toutes les habitations où les Rio-Janeirois, les diplomates et les négocians étrangers, viennent chercher l'air frais et le repos.

Nous nous arrêtâmes un instant sur la route, à un cabaret auprès duquel se groupaient quelques voyageurs brésiliens, et se reposaient, à part, des nègres qui venaient de déposer leurs fardeaux. Parmi ces derniers se trouvait une femme, qui détacha la pièce d'étoffe longue et étroite qui entourait ses reins, et plaça à terre un petit enfant d'un an environ. C'était l'âge de ma fille... Je pris l'enfant dans mes bras, je l'embrassai avec émotion, et le portant vers le comptoir du marchand, j'ordonnai qu'on donnât à sa mère du manioc et un morceau de melancia.† Tout occupé du pauvre enfant, dont l'étonnement se peignait sur sa petite figure noire et sérieuse et dans ses yeux blancs et fixes, je ne m'apercevais pas de ce qui se passait autour de moi, lorsque tout à coup je me sentis tirer par mon habit. Je me retournai, et vis un Brésilien rouge de honte. « Fi donc! me dit-il en mauvais français, fi donc! ça ne se fait pas! laissez ça... Qu'est-ce qui touche à ça... Il faut que vous soyez bien étranger!... Mettez ça par terre!... » Je ne me rendis pas sur-le-champ à cette invitation charitable: oui, charitable; car celui qui me la faisait ne voyait qu'une chose, c'est que je compromettais un blanc; mais, tournant les yeux sur la mère, dont l'étonnement paralysait le bonheur, je la vis me regardant avec une expression d'inquiétude, d'orgueil et de reconnaissance que je n'oublierai de ma vie. Elle était à genoux, la bouche ouverte, les yeux humides et les mains jointes, me tendait ses bras maternels, dans lesquels je déposai son enfant. Elle baisa mes pieds, à côté desquels tombèrent quelques pièces de monnaie, qu'elle ne releva pas!...

Nous gravâmes une route à pic; nos chevaux étaient blancs d'écume. M. Rivière me fit remarquer, suspendus au rocher, les conduits qui portent les eaux à Rio-Janeiro. Là, surtout, je pus observer la différence qui existe entre nos montagnes européennes de formation secondaire et celles du Brésil, qui sont toutes primitives. En Europe, les couches superposées de nos rochers se divisent, et présentent des fissures plus ou moins nombreuses. Ici, au contraire, une montagne, quelque élevée qu'elle soit, est d'une seule pièce, lisse comme une plaque de métal. Partout où les bois vierges n'ont pas pris possession de terres végétales, et n'étendant pas leurs bras gigantesques, le rocher apparaît gris ou rougi par les eaux, et offre l'aspect d'une solidité éternelle. Peintres de mon pays, qui apprenez les montagnes dans la forêt de Fontainebleau, et les arbres dans le bois de Boulogne, venez, venez briser ici vos minces crayons de mine de plomb et vos petits pinceaux d'aquarelle; que vos yeux cherchent à mesurer ces arbres immenses, cette nature vierge et gigantesque, et trouvez ensuite un cadre assez vaste, des crayons assez larges, des couleurs assez vives pour copier, si vous l'osez!

Près d'une scierie, nous fîmes halte, et laissâmes nos chevaux. Je vis là un jeune nègre albinos de dix ans. Sa tête était absolument semblable de forme à celle des autres noirs; mais sa peau était blanche et rose, ses cheveux, ou plutôt sa laine, blond cendré, ses yeux bleus, ses cils blancs. Son intelligence était peu développée. On l'interrogea devant moi. Il dit qu'il voyait mal pendant le jour, qu'il voyait mieux pendant la nuit. Son maître confirma cette vérité. Je fis un croquis de lui, et nous continuâmes notre route.

Enfin, brûlés par un soleil ardent, à onze heures, nous arrivâmes à la cascade de Tijuca. Un chemin tracé par une main française, sous des arbres d'espèces complètement nouvelles pour mes yeux, et d'une vigueur de bois, d'une élégance de feuillage extraordinaires, nous avait conduits à ses pieds. Ces eaux majestueuses, qui rappellent tout-à-fait dans leur chute les belles cascades de Suisse; cette fraîche solitude, ces lignes rapprochées d'un étroit vallon, après les aspects vastes, immenses, dont on n'a pas cessé d'être ébloui, étourdi; de l'ombre, un torrent, de la poussière d'eau, dans un pays où partout ailleurs il n'y a ni ombre ni eau; ces jouissances d'Europe qui surprennent et lancent le souvenir à trois mille lieues; tout devait attirer et retenir l'étranger, le philosophe et le peintre. Ces trois hommes en un, Taunay, vint là, et s'y fixa. Une petite maison avec sa porte et ses deux fenêtres à bannes de toile blanche, un petit hangar à claire-voie, une palissade à l'europpéenne, quelques orangers greffés, quelques fleurs, attestent son séjour. Le Français que la destinée pousse aujourd'hui jusque-là ne peut s'asseoir sur le banc solitaire sans penser à l'homme qui le construisit, sans doute de ses propres mains, sans regretter l'hospitalité absente de ce compatriote, de cet homme de bien et d'un si beau talent. On dit qu'il est allé mourir en France. Que la terre de la chère patrie lui soit légère! que le résultat de ses riches travaux soit conservé précieusement! Il a laissé au Brésil son noble souvenir, et dans ses enfans l'héritage de tous ses talents et de toutes ses vertus.

* Espèce de foin qui sert à nourrir les chevaux dans le pays.

† Melon d'eau.

Plus je regardais cette cascade, plus je me rafraichissais de son brouillard bienfaisant, plus je m'enivrais du bruit de sa chute, et plus je me reportais en pensée vers cette Suisse si belle, et que j'ai parcourue si heureux! A peine quelques années se sont-elles écoulées depuis ces courses dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur, et me voilà, me les rappelant dans leurs moindres détails, à deux mille lieues de l'Europe, et près d'un torrent du Nouveau-Monde... Righi, Schafhouse, je suis devant vous, je ramasse de petits cailloux, je cueille une fleur comme je le faisais dans vos eaux, sur vos rochers... Ceux qui m'accompagnaient alors sont encore avec moi... je leur parle... je leur confie mes impressions, j'entends le son de leur voix... Oh! que ce rêve ne s'évanouisse pas!

Il a fallu partir. M. Pezerat m'a rappelé la longue route qui me restait à faire pour retourner à Saint-Christophe, où je devais dîner chez le prince de L. Il m'a dit aussi qu'il était impossible d'aller, comme nous l'avions projeté, chez M. de Gestas, dont l'aimable et hospitalière invitation nous attirait. J'en ai eu un vif regret. Je me suis éloigné, non sans regarder souvent derrière moi, et j'ai repris, à travers la forêt vierge, le chemin que j'avais suivi pour venir.

Nous arrivâmes à l'endroit où les eaux du torrent de Tijuca se divisent en deux parties; celle de gauche pour descendre vers Rio-Janeiro, l'autre pour aller se jeter dans la mer, sur le revers opposé de la montagne. Je contemplais cette nouvelle vallée, lorsque je me rappelai qu'elle aboutissait à La Gavia, où le prince Eugène avait acheté et fait défricher des terres en 1816. A la même époque le général de l'ex-garde Hogen-dorp venait chercher un asile au Brésil, et bâtir de ses propres mains, dans la forêt déserte, la cabane où il est mort de misère. Quelle singulière destinée présidait à la fois, si loin de l'Europe et sous la latitude de Sainte-Hélène, à l'exil du général au désespoir, et à la fondation d'une terre que le prince regardait peut-être aussi comme un champ d'asile! Douze ans plus tard, la princesse Amélie de Leuchtenberg était impératrice du Brésil!...

« Quelle est cette culture? dis-je à M. Rivière. — Une plantation de café, me répondit-il. — Elle me paraît bien entretenue. — Oui, fort bien. Elle appartient à la personne qui habite sous ce petit toit de tuiles. — Cette misérable cabane près du chemin? — Oui. — Comment s'appelle ce cultivateur? — Le comte de... — Quoi! le comte de... ce Français dont on m'a parlé, et qui depuis plusieurs années qu'il est au Brésil a été si malheureux et si courageux? — Oui, voulez-vous que nous allions lui rendre visite? — Je ne demande pas mieux. » Nous entrâmes dans une petite cour, fermée d'un côté par un mur dégradé, et de l'autre par la chaumière basse et presque en ruines dans laquelle habitait le comte.

Une vieille négresse le prévint de notre arrivée; il vint à notre rencontre. Ses sandales de bois, ses habits déchirés, son chapeau de paille troué, contrastaient avec l'extrême élégance de ses manières, comme son sourire avec l'habitude de douleur imprimée profondément sur tous ses traits. Après quelques façons faites à la porte pour la prééminence du pas, façons des salons de Paris, nous entrâmes dans une petite chambre haute de sept pieds, large de six, où nous trouvâmes un grabat, une table formée de quelques planches mal assemblées et posées sur des pieds vermoulus, et deux chaises de bois. La chambre pouvait à peine nous contenir, quoique nous ne fussions que cinq. Elle recevait du jour par la porte ouverte, et par une croisée dont les quatre petits carreaux brisés étaient raccommodés avec du papier. Le sol était inégal et la terre battue. Sur la table se trouvait un volume usé à force d'avoir été lu. M. Rivière dit nos noms et nous présenta au comte, qui nous offrit avec empressement tous les rafraichissemens qu'il avait chez lui, et qui se composaient d'eau puisée au torrent, de sucre brut et noir, et de laranja da terra.* Nous acceptâmes et nous causâmes. Il me demanda avec avidité des nouvelles de France; je satisfis sa curiosité; puis il parla, et sa conversation fut fort spirituelle et fort intéressante. Votre *Marino*, les querelles du classique et du romantique, trouvèrent place dans cette causerie parisienne. Toutes les fois que l'aspect de sa solitude et de son malheur me fit, malgré moi peut-être, lui témoigner la part bien naturelle que je prenais à sa position, il changea brusquement de conversation, et avec noblesse et une apparente gaieté la mit sur des objets étrangers à ce sujet.

Nous sortîmes avec lui; il nous montra son jardin, qui est entièrement de sa création, et il me donna la preuve de l'étonnante fertilité des terres du Brésil, en m'indiquant comme les ayant plantés de graines il y a cinq ans des arbres qui s'élèvent à plus de 30 pieds au-dessus du sol. Près de ces arbres et à côté de plants de thé et de deux ou trois planches de fraisiers et de légumes d'Europe, je vis quelques tuiles posées à trois pieds de terre sur des morceaux de bois. « Voici, dit-il gaiement, le château que j'ai habité pendant les quatre premiers mois de mon séjour ici; » et il continua sa promenade.

Sur le chemin une femme passait silencieuse; sa taille était élevée et distinguée; sa tête haute; son regard droit et fier; ses traits légèrement hasanés, nobles et réguliers; ses cheveux lisses et noirs; l'expression de son visage calme et souffrante. Une chemise blanche et fermée, une jupe de coton grossière, un voile bleu et épais la couvraient. Elle venait à nous, ne témoignant aucune hésitation, aucun embarras, aucune curiosité, et nous dépassait sans hâter ni ralentir sa marche, lorsque M. le comte de... lui dit en portugais: « Bonjour, Marguerite. — Bonjour. — Allez-vous mieux? — Mieux. — Où allez-vous? — Là bas, » et elle s'éloigna tranquillement sans incliner, sans détourner la tête. « C'est une Indienne, nous dit le comte; elle est malade depuis long-temps, et va visiter une de ses amies dans la montagne. » Cette femme demi-sauvage m'frappa; elle avait une des physionomies et des tournures les plus nobles et les plus distinguées que j'eusse encore rencontrées: c'était un bel échantillon de la race indigène. Elle semblait m'être apparue pour compléter l'intérêt de ma journée.

Nous côtoyâmes le ruisseau; et montés sur une colline d'où l'on découvrait la mer, M. de... s'arrêta, et nous dit: « C'est là que je voulais transporter ma cabane; j'y ai renon-

* Orange sauvage.

«é. — Pourquoi ? La vue est fort belle, et où vous logez maintenant il n'y en a aucune. — C'est vrai ; mais ici je ne serais plus bien. — Quelle peut en être la raison ? car la solitude est moins profonde, il me semble, lorsque l'œil peut embrasser une vaste étendue, et surtout découvrir la mer où l'on aperçoit toujours quelques voiles. — Oui ; mais vous voyez ce toit à travers cette touffe de bananiers ; là logeait, il y a quelques années, M^{me} de ... ; sa vieillesse m'était tout aimable, toute affectueuse, toute fraternelle. Cette amie, se sentant bien malade, se fit apporter chez moi ; je la soignai comme un fils jusqu'au dernier moment. Elle mourut, et je restai seul : ma douleur fut bien profonde ; j'espérais au moins que le souvenir de l'amitié qu'elle m'avait témoignée, que celui des soins que j'avais été assez heureux pour lui donner, engageraient sa famille à venir me voir. Personne... personne n'est venu.»

Nous restâmes tous silencieux pendant quelques minutes, lorsque M. de L. reprit avec une vive émotion : « Il me restait deux chiens ; c'était les amis les plus vrais, les plus fidèles. Ils étaient arrivés avec moi dans ces forêts, ne me quittaient ni jour ni nuit, leur intelligence, leur vieille affection presque humaine faisait ma consolation. Un jour, traversant avec eux le chemin que vous apercevez là-bas, en passant à côté de cette cabane couverte de tuiles neuves, le mulâtre qui l'habite dit froidement à voix haute : « Je tuerai ces chiens. » Je l'entendis ; la surprise, le saisissement, la colère, m'empêchèrent de parler. Il répéta sa menace. « Si vous l'osiez, m'écriai-je alors... si vous l'osiez !... je les vengerais sur vous... — Tu verras, ajouta-t-il avec un sourire féroce. » Je rentrai chez moi désespéré ; j'étais horriblement malade. Il accomplira sa menace, me dis-je... J'accomplirai la mienne... et alors !... j'ordonnai qu'on tuât mes pauvres chiens. Au jourd'hui je suis seul, seul ! »

Qu'on s'imagine l'effet que produisit sur nous ce cruel récit ! Qu'on se peigne le comte, avec sa douleur, ses cheveux blancs... Sa solitude abandonnée est menacée sur cette terre presque déserte ! On dit qu'il a eu des malheurs ou des torts en France ; je ne les connais pas ; mais, quels qu'ils puissent être, ne sont-ils pas cruellement expiés ? Qu'on me cite un homme plus malheureux que lui !

Nous revînmes tristes et silencieux. Je ne vis plus rien jusqu'à ce que, descendant de cheval à la porte du prince, je me trouvai bientôt en France, où j'oubliai les impressions du jour dans la conversation si spirituelle et si aimable de son altesse, et dans celle du comte de M^{me}, qui accompagne le prince et qui doit être aussi fier de son élève que ce noble élève est heureux d'avoir auprès de lui un homme aussi supérieur et un ami aussi vrai.

MÉLANGES.

MÉMOIRES DE CONSTANT.

Nous avons reçu par le dernier paquebot du Havre, la première livraison des mémoires de Constant, premier valet de chambre de Napoléon depuis son retour d'Égypte jusqu'en 1814. Des généraux nous ont montré l'empereur sur le champ de bataille, des ministres nous l'ont fait voir au conseil, enfin M. de Bourrienne a voulu nous initier aux secrets du cabinet particulier, et le public a su apprécier sa *véracité* et sa *bonne foi*. Aujourd'hui M. Constant nous introduit dans la chambre à coucher ; nous assisterons au réveil, à la causerie du matin, aux premiers ordres, et nous connaîtrons jusqu'aux plus petits détails de la toilette.

En lisant ces souvenirs de M. Constant, on reconnaît à chaque page la main des arrangeurs, et il est facile de s'apercevoir qu'ils sortent de la fabrique du libraire Ladvocat, ce grand entrepreneur de mémoires. On ne peut non plus se défendre d'un sentiment de compassion, en songeant que ce pauvre M. Constant a eu le malheur de tomber malade le jour même du départ de l'Empereur pour l'île d'Elbe, après avoir reçu de son maître, à la Malmaison, une gratification de cinquante mille francs, avec la permission d'aller faire ses adieux à sa famille à Paris. Sa maladie devait être bien grave, puisqu'elle ne lui permit pas de donner de ses nouvelles à celui qu'il avait promis de suivre, qui l'avait comblé de bienfaits pendant vingt ans, et qui l'attendait en vain. M. Constant, aujourd'hui frais et bien portant, est d'autant plus à plaindre, que même ses meilleurs amis, donnent à sa maladie de 1814 le nom d'*ingratitude*, maladie épidémique à cette époque, et dont tout le monde au 20 mars cachait soigneusement les traces.

Il faut cependant rendre cette justice à M. Constant, que s'il n'a pas eu le courage de suivre son bienfaiteur dans l'exil, après le lui avoir promis, du moins il ne cherche pas à déchirer sa mémoire, et qu'il semble au contraire se rappeler que c'est à lui qu'il doit l'aisance et le bonheur du jour maintenant. Nous lui reprocherons seulement d'avoir laissé insérer dans son ouvrage les lettres d'une certaine comtesse dont il ne donne pas le nom ; elles lui ont été certainement imposées par son libraire pour augmenter le nombre de ses volumes et le bénéfice de la spéculation.

Nous sommes de l'avis de M. Constant que rien n'est à dédaigner dans ce qui se rapporte aux grands hommes. Cependant nous ne nous arrêterons pas à des détails qui paraîtraient minutieux à nos lecteurs, et nous ne mettrons sous leurs yeux que des extraits qui puissent les intéresser, et leur faire connaître la vie intérieure de Napoléon.

Rien n'est à dédaigner dans ce qui se rapporte aux grands hommes. La postérité se montre avide de connaître jusque dans les plus petites circonstances leur genre de vie, leur manière d'être, leurs penchans, leurs moindres habitudes. Lorsqu'il m'est arrivé d'aller au théâtre, soit dans mes courts momens de loisir, soit à la suite de Sa Majesté, j'ai remarqué

combien les spectateurs aimaient à voir sur la scène quelque grand personnage historique représenté avec son costume, ses gestes, ses attitudes et même ses infirmités et ses défauts, tels que des contemporains en ont transmis la description. J'ai toujours pris moi-même le plus grand plaisir à voir ces portraits vivans des hommes célèbres. C'est ainsi que je me souviens fort bien de n'avoir jamais trouvé autant d'agrément au théâtre que le jour où je vis pour la première fois jouer la charmante pièce des *Deux Pages*. Fleury, chargé du rôle du grand Frédéric, rendait si parfaitement la démarche lente, la parole sèche, les mouvemens brusques et jusqu'à la myopie de ce monarque, que, dès qu'il entrait en scène, tout la salle éclatait en applaudissemens. C'était, au dire des personnes assez instruites pour en juger, l'imitation la plus parfaite et la plus fidèle. Pour moi, je ne saurais dire si la ressemblance était exacte, mais je sentais que nécessairement elle devait l'être. Michelot, que j'ai vu depuis dans le même rôle, ne m'a pas fait moins de plaisir que son devancier. Sans doute ces deux habiles acteurs ont puisé aux bonnes sources pour connaître et retracer ainsi les manières de leur modèle. J'éprouve, je l'avoue, quelque orgueil à penser que ces mémoires pourront procurer aux lecteurs quelque chose de semblable au plaisir que j'ai essayé de peindre ici ; et que, dans un avenir encore éloigné sans doute, mais qui pourtant ne peut manquer d'arriver, l'artiste qui voudra faire revivre et marcher devant des spectateurs le plus grand homme de ce tems sera obligé, s'il veut être imitateur fidèle, de se régler sur le portrait que, mieux que personne, je puis tracer d'après nature. Je crois d'ailleurs que personne ne l'a fait encore, du moins avec autant de détail.

A son retour d'Égypte, l'empereur était fort maigre et très-jaune, le teint cuivré, les yeux assez enfoncés, les formes parfaites, bien qu'un peu grêles alors. J'ai trouvé fort ressemblant le portrait qu'en a fait M. Horace Vernet, dans son tableau d'*Une revue du premier consul sur la place du Carrousel*. Son front était très-élevé et découvert ; il avait peu de cheveux, surtout sur les tempes ; mais ils étaient très-fins et très-doux. Il les avait châtaines, et les yeux d'un beau bleu, qui peignaient d'une manière incroyable les diverses émotions dont il était agité, tantôt extrêmement doux et caressans, tantôt sévères et même durs. Sa bouche était très-belle, les lèvres égales et un peu serrées, particulièrement dans la mauvaise humeur. Ses dents, sans être rangées fort régulièrement, étaient très-blanches et très-bonnes ; jamais il ne s'en est plaint. Son nez, de forme grecque, était irréprochable, et son odorat excessivement fin. Enfin, l'ensemble de sa figure était régulièrement beau. Cependant, à cette époque, sa maigreur extrême empêchait qu'on ne distinguât cette beauté des traits, et il en résultait pour toute sa physionomie un effet peu agréable. Il aurait fallu détailler ses traits un à un pour recomposer ensuite et comprendre la régularité parfaite et la beauté du tout. Sa tête était très-forte, ayant vingt-deux pouces de circonférence ; elle était un peu plus longue que large, par conséquent un peu aplatie sur les tempes ; il l'avait extrêmement sensible ; aussi je lui faisais ouater ses chapeaux, et j'avais soin de les porter quelques jours dans ma chambre pour les briser. Ses oreilles étaient petites, parfaitement faites et bien placées. L'empereur avait aussi les pieds extrêmement sensibles ; je faisais porter ses bottes et ses souliers par un garçon de garde-robe, appelé Joseph, qui avait exactement le même pied que l'empereur.

Sa taille était de cinq pieds deux pouces trois lignes ; il avait le cou un peu court, les épaules effacées, la poitrine large, la cuisse et la jambe moulées ; son pied était petit, les doigts bien rangés ; ses bras étaient bien faits et bien attachés ; ses mains, admirables ; et les ongles ne les déparaient pas ; aussi en avait-il le plus grand soin, comme, au reste, de toute sa personne, mais sans affecterie. Il se rongait souvent les ongles, mais légèrement ; c'était un signe d'impatience ou de préoccupation.

Plus tard il engraisa beaucoup, mais sans rien perdre de la beauté de ses formes ; au contraire, il était mieux sous l'empire que sous le consulat ; sa peau était devenue très-blanche, et son teint animé.

L'empereur, dans ses momens ou plutôt dans ses longues heures de travail et de méditation, avait un tic particulier qui semblait être un mouvement nerveux, et qu'il conserva toute sa vie ; il consistait à relever fréquemment et rapidement l'épaule droite, ce que les personnes qui ne lui connaissaient pas cette habitude interprétaient quelquefois en geste de mécontentement et de désapprobation, cherchant avec inquiétude en quoi et comment elles avaient pu lui déplaire. Pour lui, il n'y songeait pas, et répétait coup sur coup le même mouvement, sans s'en apercevoir.

Une particularité très-remarquable, c'est que l'empereur ne sentit jamais battre son cœur. Il l'a dit souvent à M. Corvisart ainsi qu'à moi, et plus d'une fois il nous fit passer la main sur sa poitrine, pour que nous fissions l'épreuve de cette exception singulière ; jamais nous n'y sentîmes aucune pulsation.

L'empereur mangeait très-vite : à peine s'il restait douze minutes à table. Lorsqu'il avait fini de dîner, il se levait et passait dans le salon de famille ; mais l'impératrice Joséphine restait et faisait signe aux convives d'en faire autant ; quelquefois pourtant elle suivait Sa Majesté, et alors sans doute les dames du palais se dédommageaient dans leurs appartemens, où on leur servait ce qu'elles désiraient.

Un jour que le prince Eugène se levait de table immédiatement après l'empereur, celui-ci se retournant lui dit : « Mais tu n'as pas eu le tems de dîner, Eugène ? — Pardonnez-moi, répondit le prince, j'avais dîné d'avance. » Les autres convives trouvèrent sans doute que ce n'était pas la *précaution inutile*. C'était avant le consulat que les choses se passaient ainsi ; car depuis, l'empereur, même lorsqu'il n'était encore que premier consul, dînait en tête à tête avec l'impératrice, à moins qu'il n'invitât à sa table quelqu'une des personnes de sa maison, tantôt Pune, tantôt l'autre, et toutes recevaient cette faveur avec joie. A cette époque, il y avait déjà une cour.

Le plus souvent, l'empereur déjeunait seul sur un guéridon d'acajou, sans serviette. Ce repas, plus court encore que l'autre, durait de huit à dix minutes. Les mets les plus simples étaient ceux qu'il aimait le mieux ; mais il était difficile sur la

qualité du pain. Il n'est pas vrai que l'empereur fût, comme on l'a dit, un usage immodéré du café. Il n'en prenait qu'une demi-tasse après son déjeuner, et une autre après son dîner. Cependant il a pu lui arriver quelquefois, lorsqu'il était dans ses momens de préoccupation, d'en prendre, sans s'en apercevoir, deux tasses de suite. Mais alors le café, pris à cette dose, l'agitait et l'empêchait de dormir ; souvent aussi il lui était arrivé de le prendre froid, ou sans sucre, ou trop sucré. Pour remédier à tous ces inconvéniens, l'impératrice Joséphine se chargea du soin de verser à l'empereur son café, et l'impératrice Marie-Louise adopta aussi cet usage. Lorsque l'empereur, après s'être levé de table, passait dans le petit salon, un page l'y suivait portant sur un plateau en vermeil une cafetière, un sucrier et une tasse. Sa Majesté l'impératrice versait elle-même le café, le sucrant, en humait quelques gouttes pour le goûter, et l'offrait à l'empereur.

L'empereur ne buvait que du chambertin, et rarement pur. Il n'aimait guère le vin, et s'y connaissait mal. Cela me rappelle qu'un jour, au camp de Boulogne, ayant invité à sa table plusieurs officiers, Sa Majesté fit donner de son vin au maréchal Angereau, et lui demanda avec un certain air de satisfaction comment il le trouvait. Le maréchal le dégusta quelque tems en faisant claquer sa langue contre son palais, et finit par répondre : *Il y en a de meilleur*, de ce ton qui n'était pas des plus insinuans. L'empereur, qui pourtant s'attendait à une autre réponse, sourit, comme le reste des convives, de la franchise du maréchal.

Il n'est personne qui n'ait entendu dire que Sa Majesté prenait les plus grandes précautions pour n'être point empoisonnée. C'est un conte à mettre avec celui de la cuirasse à l'épreuve de la balle et du poignard. L'empereur poussait au contraire beaucoup trop loin la confiance : son déjeuner était apporté tous les jours dans une antichambre ouverte à tous ceux à qui il avait accordé une audience particulière, et ils y attendaient quelquefois des heures de suite. Le déjeuner de Sa Majesté attendait aussi fort long-tems ; on tenait les plats aussi chauds que l'on pouvait, jusqu'au moment où elle sortait de son cabinet pour se mettre à table. Le dîner de Leurs Majestés était porté des cuisines aux appartemens supérieurs dans des paniers couverts ; mais il n'eût point été difficile d'y glisser du poison ; néanmoins jamais aucune tentative de ce genre n'entra dans la pensée des gens de service, dont le dévouement et la fidélité à l'empereur, même chez les plus subalternes, surpassaient tout ce que j'en pourrais dire.

C'est à ce même siège (de Toulon) qu'il avait été élevé du grade de chef de bataillon à celui de colonel, à la suite d'une brillante affaire contre les Anglais, dans laquelle il avait reçu, à la cuisse gauche, un coup de baïonnette dont il me montra souvent la cicatrice. La blessure qu'il reçut au pied, à la bataille de Ratisbonne, ne laissa aucune trace, et pourtant lorsque l'empereur la reçut l'alarme fut dans toute l'armée.

Nous étions à peu près à douze cents pas de Ratisbonne, l'empereur voyant fuir les Autrichiens de toutes parts, croyait l'affaire terminée. On avait apprêté son déjeuner à la cantine, au lieu que l'empereur avait désigné. Il se dirigeait à pied vers cet endroit, lorsque se tournant vers le maréchal Berthier, il s'écria : « Je suis blessé. » Le coup avait été si fort que l'empereur était tombé assis ; il venait en effet de recevoir une balle qui l'avait frappé au talon. Au calibre de cette balle, on reconnut qu'elle avait été lancée par un carabinier tyrolien, dont l'arme porte ordinairement à la distance où nous étions de la ville. On pense bien qu'un pareil événement jeta aussitôt le trouble et l'effroi dans tout l'état-major. Un aide-camp vint me chercher, et lorsque j'arrivai, je trouvai M. Ivan occupé à couper la botte de Sa Majesté, dont je l'aidai à panser la blessure. Quoique la douleur fût encore très-vive, l'empereur ne voulut même pas donner le tems qu'on lui remit sa botte, et pour donner le change à l'ennemi, et rassurer l'armée sur son état, il monta à cheval, partit au galop avec tout son état-major et parcourut toutes les lignes. Ce jour-là, comme l'on pense bien, personne ne déjeuna, et tout le monde alla dîner à Ratisbonne.

A quelque heure que l'empereur se fût couché, j'entrais dans sa chambre entre sept et huit heures du matin. J'ai déjà dit que ses premières questions regardaient invariablement l'heure qu'il pouvait être et le tems qu'il faisait. Quelquefois il se plaignait à moi d'avoir mauvaise mine. Quand cela était vrai, j'en convenais, comme je disais non quand je ne le trouvais pas. Dans ce cas, il me tirait les oreilles, m'appelait en riant *grosse bête*, demandait un miroir, et souvent avouait qu'il avait voulu me tromper et qu'il se portait bien. Il prenait ses journaux, demandait le nom des personnes qui étaient dans le salon d'attente, disait qu'il voulait voir, et causait avec l'un ou l'autre. Quand M. Corvisart venait, il entrait sans attendre d'ordre. L'empereur se plaisait à le taquiner en parlant de la médecine, dont il disait que ce n'était qu'un art conjectural, que les médecins étaient des charlatans, et il citait ses preuves à l'appui, surtout sa propre expérience. Le docteur ne cédait jamais quand il croyait avoir raison. Pendant ces conversations, l'empereur se rasait, car j'étais parvenu à le décider à se charger seul de ce soin. Souvent il oubliait qu'il n'était rasé que d'un côté. Je l'en avertissais ; il riait et achevait son ouvrage. M. Ivan, chirurgien ordinaire, avait, aussi bien que M. Corvisart, sa bonne part de critiques et de médisances contre son art. Ces discussions étaient fort amusantes ; l'empereur y était très-gai et très-causier, et je crois que quand il n'avait pas d'exemples sous la main à citer à l'appui de ses raisons, il ne se faisait pas scrupule d'en inventer. Aussi ces messieurs ne le croyaient-ils pas toujours sur parole.

L'empereur n'avait point d'heure fixe pour se coucher ; tantôt il se mettait au lit à dix ou onze heures du soir, tantôt, et le plus souvent, il veillait jusqu'à deux, trois et quatre heures du matin. Il était bientôt déshabillé, car son habitude était de jeter, en entrant dans sa chambre, chaque partie de son habillement à tort et à travers : son habit par terre, son grand cordon sur le tapis, sa montre à la volée sur le lit, son chapeau au loin sur un meuble, et ainsi de tous ses vêtemens l'un après l'autre. Lorsqu'il était de bonne humeur, il m'appelait d'une voix forte, par cette espèce de cri : *Ohé ! ohé ! ohé !* D'autres

fois, quand il n'était pas content, c'était : *Monsieur ! Monsieur Constant !* En toute saison il fallait lui bassiner son lit ; ce n'était que dans les plus grandes chaleurs qu'il s'en dispensait. L'habitude qu'il avait de se déshabiller à la hâte faussait que, lorsque j'arrivais, je n'avais souvent presque rien à faire que de lui présenter son madras ; j'allumais ensuite sa veilleuse, qui était en vermeil et recouverte pour donner moins de lumière. Lorsqu'il ne s'endormait pas tout de suite, il faisait appeler un de ses secrétaires ou bien l'impératrice Joséphine pour lui faire la lecture ; personne ne pouvait mieux que Sa Majesté s'acquiescer de cet office, pour lequel l'empereur la préférait à tous ses lecteurs ; elle lisait avec ce charme particulier qui se mêlait à toutes ses actions. Par ordre de l'empereur, on brûlait dans sa chambre, dans de petites cassolettes en vermeil, tantôt du sucre ou du vinaigre. Presque toute l'année il fallait du feu dans tous ses appartements ; il était habituellement très-sensible au froid. Lorsqu'il voulait dormir, je rentrais prendre son flambeau et montais chez moi. Ma chambre était au dessus de l'appartement de Sa Majesté ; Roustan et un valet de chambre de service couchaient dans le petit salon attenant à la chambre de l'empereur. S'il avait besoin de moi la nuit, un garçon de garde-robe, qui couchait à côté, dans l'antichambre, venait me chercher. Jour et nuit on tenait de l'eau chaude pour son bain ; car souvent, à toute heure de la nuit comme de la journée, il lui prenait fantaisie d'en prendre un. M. Ivan paraissait, tous les soirs et tous les matins, au lever et au coucher de Sa Majesté.

On sait que l'empereur faisait souvent appeler ses secrétaires et même ses ministres pendant la nuit. Pendant son séjour à Varsovie, en 1806, M. le prince de Talleyrand reçoit un jour un message à minuit passé ; il arrive aussitôt et s'entretient long-temps avec l'empereur ; le travail se prolonge assez avant dans la nuit, et Sa Majesté, fatiguée, finit par tomber dans un sommeil profond ; le prince de Bénévent, qui aurait craint, en sortant, soit de réveiller l'empereur, soit d'être rappelé pour continuer la conversation, jette les yeux autour de lui, aperçoit un canapé commode, s'y étend et s'endort. M. Menneval, secrétaire de Sa Majesté, ne voulait se coucher qu'après la sortie du ministre, l'empereur pouvant avoir besoin de lui dès que M. de Talleyrand se serait retiré ; aussi s'impacientait-il beaucoup d'une si longue audience. De mon côté, je n'étais pas de meilleure humeur, dans l'impossibilité où je me trouvais de me livrer au sommeil, avant d'avoir ôté le flambeau de nuit de Sa Majesté. M. Menneval vint dix fois me demander si M. le prince de Talleyrand était sorti. « Il est encore là, lui dis-je, j'en suis sûr, et pourtant je n'entends rien. » Enfin je le priai de se tenir dans la pièce où j'étais, et sur laquelle s'ouvrait la porte d'entrée, tandis que j'irais me mettre en sentinelle dans un cabinet de dégagement sur lequel la chambre de l'empereur avait une autre sortie ; et il fut convenu que celui des deux qui verrait sortir le prince avvertirait l'autre. Deux heures sonnent, puis quatre, personne ne paraît ; pas le moindre mouvement dans la chambre de Sa Majesté. Perdant patience à la fin, j'entreouvre la porte le plus doucement possible ; mais l'empereur, dont le sommeil était fort léger, s'éveille en sursaut et demande d'une voix forte : « Qui est là ? qui va là ? qu'est-ce ? » Je répondis que pensant que M. le prince de Bénévent était sorti, je venais chercher le flambeau de Sa Majesté. « Talleyrand ! Talleyrand ! s'écrie vivement Sa Majesté ; où donc est-il ? et le voyant s'éveiller : Eh bien, je crois qu'il s'est endormi ! » Comment, coquin, vous dormez chez moi ! ah ! ah ! Je sortis sans emporter la lumière, ils se remirent à causer, et M. Menneval et moi nous attendîmes la fin du tête-à-tête jusqu'à cinq heures du matin.

LE DANDY ESPAGNOL.

Le *majo* est un petit-maitre populaire ; je n'ai rien vu dans aucun pays qui ressemblât à ce personnage. On connaît le dandy anglais, aristocrate empesté ; le beau français, joli garçon bien étourdi ; le fashionable allemand, raconteur de sonnettes sentimentales. Quant au *majo* espagnol, il est, avant tout, jeune, vigoureux, et bien découplé ; son costume andaloux le distingue du vulgaire ; avec sa veste rouge et ses aiguillettes de toutes couleurs, c'est lui qu'on aperçoit le premier au spectacle, dans les rues, dans les cafés, dans les combats de taureaux. Une combinaison singulière de facultés physiques et intellectuelles concourt à la perfection du *majo*. Excellent cavalier, habile à tirer le pistolet, adroit dans tous les exercices, il doit connaître la théorie et la pratique des divers genres de styles, de la *naja* et du *pugnal*, tenir sa place dans le cirque où les *toreros** font admirer leurs prouesses ; danser avec élégance et avec vigueur le *matraco*, le *fanfango*, froter la guitare, fredonner les airs à la mode ; et même, quand les dames l'exigent improviser la *seguidilla* en s'accompagnant sur son instrument. Son art, sa profession est la galanterie ; il doit se montrer aussi aimable pour les dames que brave vis-à-vis des hommes. Dans ses rapports avec son propre sexe, c'est une sorte de dignité négligente qui lui convient surtout : quant à cette fatuité sentimentale, efféminée, prétentieuse, d'adolescent, qui caractérise ses rivaux du continent, il n'y doit pas même penser ; cela le rendrait ridicule. Généreux jusqu'à la folie pour plaire à sa maîtresse, prêt à tout sacrifier au moindre caprice de la divinité qu'il a choisie, sobre, réservé dans ses manières, il ne lui est permis de commettre d'excès qu'en fait d'amour, de courage et de luxe. L'avarice, que les Espagnols, comme les Anglais, appellent *misère* (misere), déshonorerait à jamais un *majo*. L'ivrognerie lui imprimerait un stigmate également infamant. Le nombre de ses duels ; au contraire et même de ses assassinats est pour lui une gloire ; plus il a tué d'hommes en combat singulier, plus il est considéré. Redresseur des torts, vengeur des offenses, il n'est pas toujours d'accord avec les tribunaux : et plus d'un *majo* a vu de près les galères de Ceuta, sans rien perdre de l'estime publique. Singulier héros, à l'air spirituel, à la démarche nonchalante ; Figaro duelliste ; d'une activité remarquable ; dangereux ennemi ; amant passionné, mais volage ; ami dévoué. La *maja* tient, dans l'autre sexe, le même rang, et occupe la même place ; elle aussi, elle manie fort adroitement le *pugnal* ; et plus d'un *majo* infidèle est tombé victime de la *maja* qu'il avait offensée.

Voici une scène où le *majo* joue un rôle très-brillant. Elle

est caractéristique : jamais romancier ne l'eût inventée. Nous citons *ex abrupto*, certains que ce morceau dramatique n'a besoin d'aucune explication.

« Le marquis se tut pendant quelques minutes ; puis il s'écria, l'œil étincelant, le poing fermé, la tête baissée, le sourcil froncé, l'air menaçant :

« Personne, en ma présence, n'aura l'audace d'insulter la constitution, ni Riégo, son défenseur !

« — A bas la constitution ! interrompit une voix sourde et creuse. Que Riégo descende au septième cercle de l'enfer ! »

Alors l'homme qui avait prononcé ces paroles s'avança enveloppé de son manteau, le chapeau enfoncé sur les yeux. Le marquis contemplait avec surprise cet inconnu qui lui lançait un défi si insultant et si imprévu. Il tira son sabre.

« Qui es-tu, lui demanda-t-il, que veux-tu ? Au nom du roi et de la constitution, rends-toi ! »

La jeune Dolores, au moment où l'inconnu s'était avancé, avait reconnu Cristoval, le *majo*, son amant. Elle s'était écriée : « *Jesus Maria*, c'est.... » Son frère et Paquita l'avaient retenue et l'avaient forcée de se taire. Le *majo* jeta son chapeau par terre, entortilla son bras gauche dans son manteau replié plusieurs fois, et resta un moment dans cette position, le poignard levé, prêt au combat. Il remarqua l'émotion de Dolores, et s'écria :

« Au nom de Dieu, Estevan, faites reculer la jeune fille ! Et vous, mesdames, ajoutez-t-il en parcourant l'assemblée d'un regard coquet, n'ayez pas peur. J'ai une affaire à régler avec ce jeune seigneur ! »

Il se retourna ensuite vers son adversaire :

« Me reconnaissez-vous ? lui demanda-t-il. Moi, je vous reconnais. Vous m'avez outragé ; souvenez-vous de la Venta de Gualdiero. Vous êtes l'assassin du brave Pedro Gomez. Son sang ruisselle encore sur votre sabre, et le sang veut du sang ! »

Il dit, et s'élança sur le marquis. Ce dernier voyait tout le danger de sa position. A la lueur des torches et des *braseros*, il ne découvrait que des figures hostiles, curieuses ou indifférentes. Quelques *embozados*§ laissaient échapper des replis de leurs manteaux des regards, ou plutôt des éclairs de vengeance et de fureur. Les basses classes détestaient le marquis comme libéral ; les *serviles* ne le haïssaient pas moins comme indépendant et comme ayant poursuivi violemment les voleurs, les bandits, les contrebandiers. Un moment il sembla hésiter, et se demander à lui-même s'il accepterait le duel, ou s'il conduirait devant le juge l'imprudent et brave *majo*. Enfin son courage naturel l'emporta sur les conseils de la prudence ; personne ne se rangeait de son parti, et cet isolement même l'excitait au combat. Quelques spectateurs prononcèrent d'une voix faible des paroles de paix, qui furent étouffées par la majorité.

« Laissez-les ! s'écriait-on de toutes parts. — Allons, *majo*, faites de votre mieux ! — Montrez-nous ce que vous savez faire, jeune homme ! »

Estevan s'avança, forma un cercle en faisant reculer les spectateurs, et dit :

« Quiconque les dérangera aura affaire à moi. Qu'ils vident leur querelle comme des braves. Cristoval, à vous sur vos gardes ! »

Cependant Dolores voyait le sabre recourbé du marquis prêt à tomber sur son amant. Paquita cherchait à la consoler :

« Mon ange, ma chère Dolores, ne craignez rien ; je sais comment tout ceci finira. Ne pleurez pas. Cristoval n'aura pas le moindre mal. Avec ce petit poignard, le *majo* ne craint pas dix sabres comme celui du marquis. Le jeune officier peut dire son dernier *Ave Maria*, s'il le sait seulement, l'impie, le mécréant, le franc-maçon ! Cependant c'est une pitié, car il est très-bien : c'est un joli homme. »

Ce singulier duel avait commencé. Le marquis, qui connaissait l'adresse du *majo*, et l'usage que cet adversaire redoutable savait faire de sa petite dague, se tenait sur la défensive, la main droite en arrière, et attendant que le *majo* portât les premiers coups. Il savait qu'il était perdu sans ressource, si sa première atteinte portait à faux, aussi il suivait avec attention tous les mouvements de Cristoval. Ce dernier, courbé en deux, le poignard à la main, tournant autour de l'officier immobile, attachait sur lui un regard ardent et fixe, et, rétrécissant de moment en moment le cercle qu'il traçait, continuait lentement sa manœuvre. La patience du marquis n'y tint pas, et, entraîné par son courage, il voulut essayer de terminer un combat dont le calme le fatiguait.

« Il est perdu, » dit tranquillement un vieux *torero*, qui observait les deux combattants, et les examinait d'un air de connaisseur.

Le manteau de Cristoval glisse ; en cherchant à le ramasser, il s'expose un moment au coup de son ennemi. Le marquis saisit l'instant qu'il croit favorable, laisse tomber son arme pesante sur le *majo*, qui l'évite. Au même instant, un cri aigu se fait entendre, et le marquis roule par terre : le stylet aigu l'a traversé de part en part. La chute du manteau n'était qu'un stratagème, et le poignard du *majo* était tout prêt.

Le marquis était frappé à mort. « Dieu veuille avoir son âme ! » dit Cristoval. Les assistants regardaient en silence la plaie profonde faite par le stylet, sous la dernière côte gauche du malheureux jeune homme.

« Bien frappé, dit Estevan, en donnant la main au *majo* ; mais maintenant fuyez : voici la garde. Mon cheval est là ; un baiser à Dolores, et partez ! »

Il saisit la fiancée de sa main sanglante, s'élança sur le cheval et disparut. »

(Monthly Review.)

* Gens qui font métier de combattre les taureaux.

† Cavaliers. Chevaliers.

‡ Brasiers d'airain, contenant des charbons ardents.

§ Hommes enveloppés dans leurs manteaux.

DÉPENSES DE L'EXPÉDITION D'ÉGYPTÉ.

SOUS LE GÉNÉRAL BONAPARTE.

Au moment où le gouvernement français entreprend une expédition, dont le but pourrait être de s'emparer non-seulement de la ville, mais encore de tout le royaume d'Alger, il sera curieux de connaître les dépenses occasionnées par l'ex-

pédition d'Egypte sous Bonaparte. La somme totale a été de quatre-vingt-trois millions de francs, dans lesquels la France n'est pas entrée pour plus de vingt, bien que l'occupation ait duré plus de trois ans. Nous extrayons le document qui va suivre et qu'on peut regarder comme officiel, des notes précieuses qui accompagnent la relation inédite de cette brillante mais infructueuse campagne, par le cheikh arabe ABDURRAHMAN-EFFENDI. Rédigées sur les lieux mêmes, ou peu après le retour de l'expédition, par l'un de nos compatriotes qui y prit une des parts les plus actives, ces notes renferment un grand nombre de détails jusqu'ici peu connus ou incomplets sur l'administration française en Afrique, et pourraient être consultées avec fruit par l'administration nouvelle qu'on destine à une portion de cette contrée.

L'esprit d'ordre qui a dirigé l'administration des finances en Egypte, m'impose le devoir de placer ici l'état général des recettes de toute nature, versées dans la caisse de l'armée, et provenant,

Soit du gouvernement français,

Soit de Malte,

Soit de l'Egypte,

Soit enfin de la Syrie.

Tous les fonds reçus ont été religieusement employés à solder toutes les dépenses de l'armée, depuis le jour où elle a été réunie à Toulon, jusqu'à son débarquement à Marseille.

Remises du Trésor.

Dépenses de l'armement à Toulon.	3,300,000	fr.
Solde des troupes destinées à être embarquées.....	1,305,708	
Frais d'administration.....	88,471	6,850,727
Effets venus de France.....	791	
Restant en caisse des paiements d'Italie.....	2,155,757	

Valeurs réalisées en France.

Versements faits par les particuliers et remboursés en France.....	2,392,704	
Fonds provenant des successions.....	679,808	
Traites du payeur acquittées à Paris.	853,880	
Dépenses jusqu'au dernier jour de l'an 9, liquidées à Marseille et payées à Paris.....	8,550,862	13,717,231
Paiements faits à Paris par les payeurs généraux du trésor.....	1,239,977	

Recettes faites à Malte..... 5,073,761

Contributions extraordinaires perçues en Egypte par ordre de Bonaparte..... 3,809,017

Contributions extraordinaires perçues par ordre de Kléber..... 13,189,308

Amendes..... 130,083

Sauve-gardes..... 480,642

Saisies et confiscations..... 1,153,030

Emprunts..... 862,347

Versements faits par le grand-visir..... 928,571

Prises maritimes..... 660,685

Recettes diverses..... 65,541

Versements en Syrie..... 218,905

Valeurs provenant de l'armée..... 603,334

Revenus ordinaires de l'Egypte.

An 1212 de l'hégire, 6 ^{me} de la république.	
Versements faits par les Coptes.....	1,349,225
An 1213 de l'hégire, 7 ^{me} de la république.	
Versements faits par les Coptes.....	8,084,228
An 1214 de l'hégire, 8 ^{me} de la république.	
Versements faits par les Coptes.....	9,357,413
An 1215 de l'hégire, 9 ^{me} de la république.	
Versements faits par les Coptes...1,861,020	
Versements faits par Mourat-Bey.. 87,256	1,948,277

Revenus en nature..... 1,804,258

Droits d'enregistrement..... 2,005,306

Domaines nationaux..... 496,297

Douanes..... 1,685,838

Droits affermés..... 3,256,750

Cheiks et belet.

Redevances auxquelles ils étaient soumis..... 2,280,357

Corporations.

Redevances auxquelles elles étaient soumises..... 533,794

Monnaie.

Bénéfices sur la fabrication..... 2,684,933

Contrôle de l'or et de l'argent.

Produit du contrôle..... 16,171

L'expédition d'Egypte a donc occasionné une

dépense de..... 83,146,029

FÉROCITÉ DU LOUP.

Il y a quelque tems qu'en Russie une femme et trois de ses enfants dans un traîneau furent poursuivis par une bande de loups. A la vue de ces animaux féroces, cette malheureuse femme fit prendre le galop à son cheval pour gagner sa demeure dont elle n'était pas très-éloignée ; mais tant de diligence ne put la soustraire au danger, qui la menaçait elle et sa petite famille, car bientôt les loups furent assez près pour pouvoir se précipiter sur le traîneau. Une position aussi terrible eut bientôt égaré la raison de cette infortunée mère qui, ne voyant plus que sa propre conservation et celle de deux de ses enfants, s'il était possible, eut l'affreuse idée, pour gagner du tems, de livrer le plus jeune à la voracité de ces bêtes féroces. Vain espoir, le pauvre enfant fut dévoré en un clin d'œil et les poursuites des loups recommencèrent avec plus d'acharnement. Dans son égarement, cette malheureuse femme sacrifia un second, puis un troisième enfant ; et déjà il ne restait plus de traces du dernier, lorsque, touchant à sa demeure elle arriva, elle sans malheur. Interrogée sur la cause de sa pâleur et de son effroi, elle raconta à tous ses voisins le terrible événement qui venait de lui arriver, avec toutes ses circonstances. Mais à peine eut elle achevé qu'un paysan, faisant partie des auditeurs, s'empara de la hache que portait à sa ceinture un de ses compagnons et d'un seul coup fendit en deux la tête de cette femme, en s'écriant : Toute mère qui préfère sa propre conservation à celle de ses enfants est indigne de vivre.

M. DE BOURMONT A NOGENT.

On a fait honneur à M. de Bourmont de l'opiniâtre résistance que deux mille français, retranchés dans Nogent, opposèrent en 1814 aux efforts de toute une armée ennemie, et on était aujourd'hui d'autant moins disposé à lui contester la gloire de ce fait d'armes, que rien dans sa conduite passée ne pouvait paraître assez beau pour excuser sa dernière faute. Ceux qui lui en veulent le plus aujourd'hui n'avaient pas besoin de le trouver coupable avant Waterloo. Mais la vérité, qui ne doit consulter ni les haines ni les sympathies, vient cependant encore lui arracher l'exploit le plus brillant de sa vie militaire, comme un trophée à l'abri duquel sa trahison ne doit plus chercher à se cacher. Écoutons le témoignage des frères d'armes de M. Bourmont. On ne peut se refuser sans injustice à les entendre.

Napoléon poursuivait l'armée prussienne, battue à Champ-Aubert, Montmirail et Château-Thierry. On vient lui annoncer que les forces principales des alliés, concentrées à Troyes, allaient effectuer un mouvement décisif sur Paris. L'ordre est aussitôt donné d'occuper Montereau et Nogent. Le général Bourmont est chargé de tenir jusqu'à la dernière extrémité ce dernier point, avec le 18^e de ligne fort de deux mille hommes, et appuyé de quelques pièces d'artillerie.

À peine ce détachement est-il arrivé à Nogent, qu'il est attaqué par dix mille Russes. Le général Bourmont, blessé dès le commencement de l'action, abandonne le commandement de ses braves soldats au colonel Voirol qui, attaqué trois fois par l'ennemi, le repousse trois fois à la bayonnette de la position qui lui est confiée. Les Russes battent en retraite.

Ce succès était beau ; mais il ne satisfait pas encore l'impétueux colonel qu'il vient de couvrir de gloire. L'exaltation héroïque des soldats passe dans le cœur des habitants. Des fossés sont creusés, des retranchements s'élèvent sous les mains qui viennent de déposer le mousquet pour le reprendre encore. Chaque maison est crénelée et devient une redoute. Nogent livrerait tout le cours de la Seine à l'ennemi qui conçoit l'importance de ce point. Douze mille Russes s'avancent le lendemain de la première attaque, précédés d'une nombreuse artillerie. Pendant trois jours et trois nuits le feu le plus meurtrier est entretenu, et les Russes sont encore forcés de reculer devant une poignée de héros étonnés de voir le nombre des ennemis qu'ils ont fait fuir.

Mais déjà les alliés se sont emparés de Montereau qui n'avait pas été occupé, malgré l'ordre donné. Cette négligence sauva l'ennemi. On sait comment Napoléon fut obligé de reprendre cette position, qui l'empêcha de passer la Seine à Nogent, et de couper la ligne d'opération du Prince Schwartzberg, qui fut obligé bientôt de battre en retraite. Nogent fut délivré et le général Bourmont qui n'avait eu qu'une petite partie de la gloire d'un de nos faits d'armes les plus mémorables, en recueillit toute la récompense. Il fut nommé lieutenant-général. Le colonel Voirol proposé pour le grade de général de brigade, ne put jouir de cet avancement si bien mérité ; son brevet n'ayant pu être signé qu'à Fontainebleau, sa nomination ne fut pas confirmée.

Toute la population de Nogent qui prit part à la défense de cette ville, attesterait aujourd'hui la vérité des faits que nous avançons ici.

Le colonel Voirol se vengea de cette injustice, comme devait le faire un militaire aussi brave. Cerné à Bar-sur-Aube par toute l'armée bavaroise, après avoir cherché à soutenir la retraite de l'armée française, il est sommé de se rendre. Sa réponse ne se fit pas attendre long-temps : il donne ordre d'ouvrir la porte de Paris, et se fait jour à la tête de ses grenadiers, au travers de tous les ennemis qui veulent s'opposer à sa marche. Le général bavarois qui assiégeait Bar-sur-Aube, fut tellement frappé de ce trait d'audace et de courage, qu'il défendit de poursuivre les braves qui venaient de lui échapper avec tant de vaillance.

C'est le nom du Colonel Voirol qui doit être attaché à l'exploit de Nogent, et non pas celui de M. de Bourmont, qui a pour lui d'autres souvenirs d'audace et de tactique.

MODES.

Parmi tous les négligés élégants qui sont le genre de toilette le plus recherché aujourd'hui, on n'a rien composé de plus frais que des redingotes en tulle uni, doublées de florence en couleur paille ou rose tendre ; un seul rouleau de gros de Naples de la même nuance entoure le dessus de l'ourlet ; le corsage, uni par derrière, présente un dos de redingote à demi décollé, tandis que le devant est formé de deux draperies ouvertes en cœur ; les manches, également larges, sont arrêchées, au bas du poignet, par un ruban noué comme celui qui forme la ceinture ; une écharpe de la même nuance que la doublure de la redingote, un jupon de gros de Naples blanc et un chapeau de paille de riz complètent ce genre de costume délicieux.

— Au-dessus de l'ourlet des robes en batiste de laine, chalis et autres étoffes de ce genre, on met souvent un petit ornement en passementerie, soit une torsade en soie ou une ganse à jour qui sépare l'ourlet du jupon.

— On voit encore porter en toilette un bracelet d'or au bas de la manche ; mais, dans les négligés, nous avons remarqué que cet ornement est souvent remplacé par un ruban fixé par une boucle, des boutons ou un nœud.

— Les bas de fil d'Ecosse sont les seuls qui conviennent aux chaussures élégantes ; mais on emporte pour la campagne beaucoup de bas couleur de terre brodés en noir, qui sont du porté le plus frais et le plus avantageux pour les courses et les occupations de la campagne.

— C'est aussi dans le même but que toutes les femmes s'approvisionnent, dans ce moment, de quantité de pantoufles charmantes, indispensable chaussure de château.

— Une invention précieuse pour les voyageuses sont des capotes en gros de Naples, rendues si flexibles par la disposition des baleines, qu'elles se ploient comme un petit portefeuille, et reprennent gracieusement leur forme dès qu'on les ouvre : elles peuvent ainsi se rouler dans un sac de femme ou dans la poche d'un habit d'homme, sans rien perdre de leur fraîcheur ni de leur fraîcheur.

ANNONCES.

Une ou deux personnes (gentlemen) ayant besoin d'appartements garnis, en trouveront de très propres, et agréablement situés, dans une maison occupée par une famille peu nombreuse. S'adresser au No. 60 Chapel street, troisième maison au nord de Reed street. 41—1 f

HOTEL DU COMMERCE.

No 76 Broad-st. New-York.
MM. WEYER et BROSSARD ont l'honneur d'informer le public que cet Hôtel, un des plus vastes de cette ville, tenu depuis longtemps par M. Collet, vient d'être entièrement restauré par leurs soins. Messieurs les voyageurs et toutes les personnes qui voudront bien l'honneur de leur présence, y trouveront toujours des appartements élégants, de la plus grande propreté et disposés pour recevoir des familles entières ; une table délicieuse, abondante et variée ; des vins de premier choix ; un Café à la Française, où se trouveront les journaux des principales places d'Europe et d'Amérique ; des Bains, bien tenus ; enfin, tous les soins et renseignements d'agrément et d'utilité. Les propriétaires entreprennent, à toute heure, des repas de commande. La table d'hôte est servie à 3 heures. Nota. Les langues française, anglaise, espagnole, italienne, allemande et portugaise sont indistinctement parlées dans l'hôtel. 41—15 f

AVIS IMPORTANT.

M. JEAN-BTE. REY vient de former dans Church-street, No. 104, un entrepôt de diverses DENRÉES DE PROVENCE, telles que Vin rouge de la Malgue, Eau-de-vie blanches et colorées, Capres, Olives, etc., toutes exclusivement récoltées dans les propriétés que son père possède à Toulon. L'exposition avantageuse du sol, et les soins que son père ne cesse de se donner pour obtenir de ses vignobles une liqueur aussi agréable que salubre, enhardissent M. Rey à annoncer au public la qualité de Vin la plus supérieure, et lui permettent, vu l'économie des frais, de la lui offrir à 4 shillings le gallon, ou dix cents la bouteille. On trouvera également chez lui des Saucissons d'Arles, du Savon de Marseille et des Chataignes blanches, le tout de premier choix, et qui, ainsi que les denrées récoltées et mentionnées plus haut, sont à des prix très-modérés. 40—5 f

PAQUEBOTS DU HAVRE.

Lignes.	Navires.	Capitaines	Depart de N.-Y.
1	Charlemagne.	Robinson.	1 ^{er} fév. 1 ^{er} juin. 1 ^{er} oct.
2	Havre,	Keene.	10 » 10 » 10 »
3	Chs. Carrol.	Clark.	20 » 20 » 20 »
1	Ed. Quesnel.	Hawkins.	1 ^{er} mars 1 ^{er} juil. 1 ^{er} nov.
2	Henri IV.	J. B. Fell.	10 » 10 » 10 »
3	France.	E Funk.	20 » 20 » 20 »
1	Jully.	Macy.	1 ^{er} avril. 1 ^{er} août 1 ^{er} déc.
2	François Ir.	Skiddy.	10 » 10 » 10 »
3	Erie.	J. Funk.	20 » 20 » 20 »
1	Formosa.	Orne.	1 ^{er} mai. 1 ^{er} sept. 1 ^{er} jan.
2	De Rham.	Depeste.	10 » 10 » 10 »
3	Ed. Bonaffé.	Iathawa.	20 » 20 » 20 »

Première ligne, consignataire au Havre, E. Quesnel l'aîné.
Deuxième ligne, Bonaffé, Boisgérard et Cie., agents à New-York, Crassous & Boyd.
Troisième ligne, consignataires au Havre, La Rue & Palmer ; propriétaires à New-York, C. Bolton, Fox & Livingston ; courtiers, Crassous & Boyd.
Tous ces navires sont de première classe, et commandés par des capitaines expérimentés. Leurs emménagements sont élégants et aussi commodes qu'on le peut désirer. Le prix d'une traversée dans la chambre est fixé à \$140, pour lequel on fournira lits complets, vins et abondantes provisions.

LIBRAIRIE FRANÇAISE DE THOISNIER DESPLACES,

A Paris, rue de l'Abbaye, No. 14 faubourg St-Germain.
A New-York, corner of Exchange-place & William-st. No. 32.

Collection de MANUELS formant une Encyclopédie des Sciences et Arts, format in-18^e, se vendant séparément.

Histoire de Napoléon, par M. de Norvins, troisième édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur ; 4 gros volumes in-8, ornés de Portraits, Vignettes, Cartes et Plans.

Biographie Universelle, ancienne et moderne, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes.

Annuaire Historique Universel (années 1818 à 1828 incluses), avec un Appendice contenant les actes publics, traités, etc., etc.

Œuvres complètes de Buffon, mises en ordre par M. le comte de Lacépède, enrichies par ce savant d'une vue générale des progrès des sciences naturelles ; nouv. éd., ornée du portrait de l'auteur et de 245 belles gravures. 26 volumes in-8.

Histoire Naturelle des Quadrupèdes, Ovipares, Serpens, Poissons et Cétacés, par M. le comte de Lacépède ; 5 vol. in-8, ornés de 115 planches, ouvrage faisant suite aux éditions de Buffon.

Les prix sont ceux de France auxquels on ajoute les frais de douanes et transport.

La maison se charge de toutes commissions ou recouvrements sur l'Europe.

PENSION ET CAFÉ FRANÇAIS.

No. 67 Congress-street. BOSTON.

LOUIS CHARRIER a l'honneur de prévenir le public, qu'il vient de prendre la maison récemment occupée par Mlle Vose, où les dames et messieurs qui désireraient arrêter quelque temps, à Boston, trouveront des appartements bien garnis, et une table servie à la française, à des prix très-modérés.

Sa maison est située près de la poste aux lettres et au centre des affaires ; les langues française, anglaise, espagnole et italienne sont parlées dans la maison.

La cave est fournie en Vins de toute espèce et des meilleures qualités ; on trouvera constamment, depuis 11 heures jusqu'à 4, du Café à la française et du Chocolat à l'espagnole. Potages, Côtélettes de mouton, Bœufsteaks et autres articles seront servis à la minute. 10—6 m

BUREAU D'AGENCE, à NEW-YORK,

Broad-street, No. 8.

On s'y charge d'acheter et de vendre à commission, d'effectuer les assurances, d'opérer la rentrée de fonds et d'en faire la remise ; de faire les entrées de Douane, pour chargemens et déchargemens de marchandises, bagage, etc. ; de traduire toute espèce de documents et de servir d'interprète ; de procurer des professeurs de langues, d'arts et de sciences ; de fournir les renseignements nécessaires pour se faire naturaliser citoyen des États-Unis ; et enfin d'exécuter tout ce qui pourra être utile aux personnes qui auront recours, ou qui enverront leurs ordres à M. EUGENE BERGONZIO, directeur de cet établissement, qui donnera les garanties nécessaires de son exactitude et loyauté.

Il y a dans le même Bureau, constamment à vendre, différentes qualités des Cigares de la Havane, en lots ou en boîtes de 250.

MODES NOUVELLES.

M^{me} JONES a l'honneur de prévenir les dames de New-York, qu'elle vient d'ouvrir au No. 523 Pearl-street, un magasin où l'on trouvera, au plus juste prix, les modes les plus fraîches et du goût le plus nouveau.

SYLVESTER, 130 Broadway,

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEUDI, on fait un tirage de la Loterie de New-York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets, ou parts de billet.

Juliet 22, Regular class, 3 de 10,000, prix du billet, 5.
29, Extra do.....15,000, do. 4.
Nous nous chargeons de tout ce qui concerne le change ou la commission.

AVIS.

M. JOSEPH COLLET vient d'ouvrir un magasin de VINS au No. 133 Greenwich street. On trouvera dans son établissement toutes espèces de Vins et Liqueurs, qu'il vendra au plus bas prix possible, et, pour donner une idée de ces prix, il fait savoir qu'il délivrera en ville, des Vins rouges, de bonne qualité, à \$1 25 la douzaine de bouteilles ; et à 50 cents par gallon, pris par demi-jeanne.
On trouvera également au même établissement, de l'huile fine, de prunes, figues, amandes, raisins, olives, capres, anchois, sucre, café, lentilles, fromage, et autres articles ; et outre les vins français, un assortiment complet de vins de Madère et de Porto, et le tout sera vendu aux prix les plus modérés.

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE ET DE DÉPÔTS, A NEW-YORK.

(New-York Life Insurance and Trust company, 38 Wall-st.)

Les commissaires de la compagnie d'Assurance sur la Vie, et de dépôts, de New-York, préviennent le public qu'elle est prête à commencer ses opérations, en conformité des dispositions énoncées dans sa charte.

1^o Elle assurera la vie, et fera vente et achat d'annuités.

2^o Elle recevra l'argent en dépôt, en payera l'intérêt, et le cumulera au capital.

3^o Elle régira les biens confiés à ses soins.

Sous le premier rapport, elle a en vue de faciliter ceux qui s'inquiètent des moyens de s'assurer un bien-être dans un âge avancé, ou qui s'intéressent à celui d'une femme, d'un enfant, ou d'un ami, et qui ne possèdent pas le capital nécessaire pour atteindre l'objet de leurs desirs ; elle les met à même de le réaliser sans qu'ils soient exposés à éprouver des inconvénients, ou des privations immédiates.

Le second comprendra la réception de fonds en dépôt, dont le produit sera réparti suivant les vœux diverses ou les besoins de ceux qui auront déposé ; le capital sera remis à l'expiration du terme convenu, à la personne qui en aura fait le versement, à ses représentants légaux, ou à la personne désignée dans l'acte de dépôt.

La compagnie recevra l'argent en dépôt, et en donnera des récépissés aux conditions suivantes :

On ne recevra aucune somme au dessous de cent dollars, et la compagnie ne payera aucun mandat au-dessous de cette somme, à moins qu'il ne soit tiré pour solde de compte.

Tous les fonds placés en dépôt pour un terme moindre d'un an, seront déposés pour plusieurs mois, et dans tous les cas pour deux mois au moins à compter du jour du dépôt.

On payera un intérêt de trois pour cent l'an, sur toutes les sommes versées en dépôt pour un terme qui n'excèdera pas quatre mois. Si le dépôt est fait pour plus de quatre mois, mais pour moins d'une année, l'intérêt sera alloué à raison de quatre pour cent l'an ; et si le dépôt doit excéder le terme d'une année, on conviendra spécialement du taux de l'intérêt.

Dans les cas où tous les fonds mis en dépôt n'auront pas été retirés à l'expiration du terme fixé, ils seront laissés en mains de la compagnie pour un autre terme qui ne sera pas moindre de trente jours, et l'intérêt sera reconnu, comme si le dépôt avait été fait originairement, pour cette période additionnelle.

Lorsqu'un dépôt aura été effectué pour plus d'un an, on pourra s'entendre pour que le paiement de l'intérêt ait lieu avant l'échéance de remboursement du capital, soit annuellement, par semestre, ou tous les trois mois. Si le dépôt est fait pour moins d'un an, aucun intérêt ne sera payé avant l'époque déterminée pour le remboursement du capital.

La troisième branche d'opérations s'étend à l'exercice des curatelles en vertu de dernières dispositions testamentaires, et pour l'avantage des mineurs ; à prendre charge des propriétés et des effets des débiteurs insolubles, des corporations dissoutes, ou dont l'action est suspendue, à la gestion des biens des lunatiques, et à agir à titre d'assignation dans l'intérêt de créanciers.

Pour de plus amples renseignements sur la nature des opérations de la compagnie, et la manière dont elles seront traitées, les commissaires se réfèrent au prospectus publié ce jour, dont copie sera remise, ou envoyée au domicile de toute personne qui en fera la demande au président. Toutes les lettres d'affaires adressées au Président devront être affranchies.

Heures de Bureau, de dix heures du matin, à trois de l'après-midi. Wm. BARD, Président.

FONDERIE EN CARACTÈRES D'IMPRIMERIE.

WM. HAGAR et Cie. ont transporté leur fonderie du No. 20 aux Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivants.

Six lignes au-dessus de Pica, au même prix que partout ailleurs.
Pica..... 36 cents. Small Pica..... 8 cents.
Long-Primer..... 40 Brevier..... 56
Bourgeois..... 46 Minion..... 70
Nonpareil..... 90 Pearl..... \$40
Diamond..... \$2.

A six mois de crédit, ou à 7 1/2 pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 9 cents la livre.

Wm. Hagar et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p. c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis le Pica jusqu'au Diamond, et sont agents de M. Samuel Rust, inventeur de la presse dite Washington Press, qu'ils vendront à un prix modéré.

AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Graces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agents en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grâce des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent ; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare ; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenants. Les broderies, les boas, les bonnets, les écharpes, les pèlerines, les cravattes et les canezous sont les produits des plus célèbres fabriques. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le Courrier des États-Unis paraîtra tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit : à New-York, au bureau du Courrier des États-Unis, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du Courrier des États-Unis ou à M. Wm. A. WISART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.
\$15, sans le Journal.
\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'ies.
pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.

ayuntamiento de Madrid